

Hapdé, Jean Baptiste Augustin
Le prince invisible



LE
PRINCE INVISIBLE,
OU
ARLEQUIN PROTHÉE,

Pièce Féérie, en six Actes, à grand Spectacle, mêlée de Pantomime, ornée de Chants, Marches, Combats, Evolutions militaires et dix-sept travestissemens à vue, Décors et Machines de M. Peget, Costumes nouveaux de M. Lamant, mise en scène par l'Auteur.

Par M. J. B. HAPDÉ.

Musique de M. FOIGNET fils.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Jeunes Artistes, rue de Bondy, le 12 pluviose an XII.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, nº. 51.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FERNANDEZ, prince invisible, chef des guerriers noirs.	M. *Thibouville.*
STÉPHANO, son fils, sous le nom de Pauleski.	M. *Lefèvre cadet.*
ALONZO, gouverneur de Barcelonne.	M. *Lefèvre aîné.*
FLORA, sa fille.	Mlle *Martin.*
ARLEQUIN, valet de Stéphano.	M. *Foignet fils.*
ARGENTINA, suivante de Flora.	Mlle *Amélie.*
MALINO, l'un des domestiq. d'Alonzo.	M. *Robert.*
L'ombre de Fernandez.	
Un Homme noir.	
Un Ecuyer d'Alonzo, parlant.	M. *Gonthier.*
Deux autres Ecuyers.	MM. *Douvry.* *Cloquemain*
Guerriers noirs.	
Juges du Tribunal magique.	
Le Génie de la Fidélité.	Mlle *Bréare.*
Gardes d'Alonzo.	
Montagnards et Bergères.	

La scène se passe au pied des Pyrennées et au milieu des montagnes.

LE
PRINCE INVISIBLE,
OU
ARLEQUIN PROTHÉE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon gothique ; à droite est la porte des appartemens voisins ; à gauche, une haute croisée, dont les vitreaux sont peints selon l'usage du tems ; fauteuils, table couverte d'un tapis. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

(Musique. Stéphano seul, une bougie à la main, entre dans le salon par la porte du fond ; il est rêveur, marche à pas lents, s'arrête et pose sa lumière sur la table ; son costume est en désordre, sa figure pâle et inquiète.)

STÉPHANO.

Plus de sommeil ! plus de repos ! qu'il est cruel de tromper ce qu'on aime... qu'il est cruel de violer un serment !... un serment... dieux ! je frémis... une terreur soudaine s'empare de mes sens ; je ne vois plus autour de moi que l'épouvante et la mort... oui, la mort ; un seul mot peut me perdre, au milieu de mes persécuteurs, dans le château même du plus redoutable ennemi de ma famille infortunée ; si je viens à être découvert, reconnu, vingt poignards exécuteront à l'instant l'horrible arrêt de ma proscription... Et, mon père ! mon père !... son ombre me suit et m'accuse partout. O ma Flora !

ARIETTE.

C'est pour toi seule, ô ma Flora,
Que Stéphano devient coupable ;
Ton amour lui pardonnera,
Mais l'honneur est inexorable !
Hélas ! dès cet heureux moment,
Où je te nommerai mon épouse chérie,

Dans le plus horrible tourment,
En secret il faudra que je passe ma vie !
La douce paix,
Oui, désormais,
A mon ame est ravie,
Et pour punir mon crime et ma faiblesse,
Bientôt jusqu'au sein du bonheur,
L'effroi, les remords, la douleur,
Viendront me poursuivre sans cesse.

(Stéphano tombe accablé dans un fauteuil et appuie sa tête sur la table.)

SCENE II.

STÉPHANO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *dans la coulisse..*

Qui va là ? qui va là ? sangodémi ! si je me lève, vous êtes tous morts ; sauvez-vous.

(Il fait du bruit avant d'entrer, il ouvre la porte et paraît, tenant sa batte d'une main, une longue épée de l'autre, il est en chemise avec son pantalon seulement, il tient sa veste de la même main que son épée, une grande coëffe de nuit, entourée d'un ruban, couvre sa tête : il entre en cherchant à percer tout ce qui serait devant lui.)

Tue ! tue ! tue ! qui est-ce qui vient ici à cette heure, tandis que mon cher maître dort ?

STÉPHANO, *se levant.*

Non, je ne dors point !

ARLEQUIN *effrayé, laisse tomber tout ce qu'il tient et tremble.*

Co... comment c'est vous, seigneur Pauleski ; c'est vous qui êtes-là ?...

STÉPHANO.

Va te reposer, laisse moi.

ARLEQUIN.

Vous m'avez fait une frayeur... qui m'a fait une peur...

STÉPHANO.

Laisse-moi, te dis-je.

ARLEQUIN, *faisant une fausse sortie.*

On s'en va, seigneur, on s'en va... (*il revient.*) Hé bien, non, je ne veux pas vous quitter... vous avez du chagrin, mon cher maître, vous avez du chagrin. Lorsqu'en passant par Bergame, ma patrie, vous me prîtes à votre service, vous vouliez, disiez-vous, un bouffon pour vous amuser dans le cours de vos voyages... j'ai fait le bouffon tant que j'ai pu, afin de vous divertir ; quelquefois j'ai réussi ; mais depuis quinze jours que nous avons quitté Barcelonne pour venir au pied des Pyrennées rejoindre le seigneur Alonzo et la belle Flora dans ce superbe château, depuis que vous avez la cer-

titude que cette jolie signora deviendra votre femme . . . vous êtes d'une tristesse... d'une tristesse qui me rend tout triste moi-même ; cependant le jour où l'on se marie... (*il s'apperçoit que Stéphano ne l'écoute point ; l'aurore perce insensiblement à travers les vitreaux.*) Eh bien, il ne m'écoute pas... Le voilà encore plongé dans ses diables de rêveries... Il y a là-dessous quelque chose... quelque chose d'extraordinaire ; mais je voudrais bien éclaircir quelques doutes...Mon cher maître ! mon cher maître ! (*il se jette à ses genoux.*) par grace, dites moi, qu'ai-je donc fait pour être indigne de votre confiance ? (*sanglottant.*) quand vous riez, je ris... quand vous pleurez, je pleure... (*il pleure.*) hi ! hi ! hi !

STÉPHANO, *lui faisant signe de se relever.*

Je sais apprécier tes bons offices, et bientôt je les récompenserai... compte sur ma parole.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas cela que je demande, j'aime certainement bien ma bonne petite Argentina, vous avez promis de nous unir un mois après votre mariage avec sa belle maîtresse, et ce sera pour moi le jour le plus heureux de ma vie... Eh bien ! plus d'Argentina, plus de bonheur pour Arlequin si vous refusez de lui confier vos peines pour qu'il les partage... je ne suis qu'un pauvre domestique, mais je ferais tout pour vous être utile... Vous le savez comme moi, cher maître, l'habit ne fait pas l'homme... Des sentimens et un bon cœur le distinguent dans toutes les classes.

STÉPHANO.

Il est des secrets impénétrables ; celui que je tiens là (*montrant son cœur.*) renfermé, doit se perdre avec moi dans la nuit des tombeaux. (*on entend au loin le son des chalumeaux*) Qu'entends-je ?

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cela ? (*il va vers la croisée et l'ouvre ; le jour pénètre doucement et par gradation dans l'appartement.*) Venez donc voir, mon cher maître, le charmant tableau... (*Stéphano s'approche.*) Que de bergers ! que de bergères ornés de guirlandes et de couronnes de fleurs !... ils descendent avec l'aurore de ce joli hameau que l'on apperçoit là-bas, là-bas, sur cette belle colline verdoyante... leurs pas se dirigent vers nous... Ces bons montagnards, comme ils sautent, comme ils dansent ; je crois aussi qu'ils chantent... Ecoutons.

DUO, CHOEUR ET MUSETTE.

Chœur de bergers et de bergères dans le lointain.

Du haut de la montagne,
J'partons gaîment dès l'point du jour ;

L'plaisir vous accompagne ;
Lorsqu'on s'en va fêter l'amour.

STÉPHANO, *avec douleur.*

C'est pour moi ces bouquets... ces offrandes.

ARLEQUIN, *avec joie.*

C'est pour vous ces bouquets... ces guirlandes.

STÉPHANO, *d'une voix concentrée.*

O jour plein d'horreur et d'appas !

ARLEQUIN, *toujours près de la croisée.*

Vers nous, ils dirigent leurs pas.

LE CHOEUR, *se rapprochant et s'arrêtant sous la croisée.*

Déjà brille l'aurore,
Bientôt vous s'rez heureux époux ?

STÉPHANO, *écoutant, mais du côté opposé à la croisée.*

Heureux époux !

LE CHOEUR.

Si vous dormez encore,
Jeunes amans éveillez-vous...

ARLEQUIN, *sur le même refrain leur crie par la croisée.*

Tout le monde est levé chez nous.

STÉPHANO, *tirant une bourse.*

Mon ami, prends cet or, et par cette fenêtre,
Jette à ces malheureux...

ARLEQUIN, *se met à crier sans chanter.*

De la part de mon maître
Cette bourse est à vous... garre sous la fenêtre !
(*il jette la bourse.*)

CHOEUR.

Merci, merci, not' bon seigneur.

STÉPHANO.

Leurs chants augmentent ma douleur.

CHOEUR.

A votre santé, j'allons boire.

ARLEQUIN.

A nos santés, tous allez boire.

CHOEUR.

Rire, danser,
Nous amuser.

ARLEQUIN, *sautant et dansant.*

Rire, danser,
Vous amuser.

STÉPHANO.

Fatal moment !
Affreux tourment !

CHOEUR.

Jamais, jamais de not'mémoire
N's'éfacera ce jour de bonheur.

STÉPHANO.

Jour plein d'appas ! jour plein d'horreur !

ARLEQUIN, *toujours dansant, ne voit pas son maître.*

Ce jour est celui du bonheur.

CHOEUR, *s'éloignant.*
Merci, merci, not' bon seigneur.
ARLEQUIN, *dansant devant la croisée.*
Ce jour est celui du bonheur.
STÉPHANO, *éperdu, fuit dans son appartement, il en ferme la porte.*
Jour plein d'appas ! jour plein d'horreur.

SCENE III.

ARLEQUIN, *seul.*

(*Il continue à danser.*)

Comment trouvez-vous cela, mon cher maître? Ah! ah! où est-il donc? . . . dans son appartement? . . . quel singulier jeune homme ! comme il a changé tout-à-coup! avant d'être amoureux, il était doux, tranquille... c'était un ange !... A peine a-il vu sa chère Flora, c'était un diable, et depuis qu'il doit l'épouser, c'est un enragé... Je me moque de lui... et je ne vaux pas beaucoup mieux... Ma tendre petite Argentina me fait tourner la tête... Je l'aime... oh! comme je l'aime !... Mettons pour un petit moment l'amour de côté, et pensons à nos affaires domestiques ; il est bien tems que le seigneur Pauleski, mon maître, s'habille, c'est à dix heures le mariage, et je juge au soleil qu'il en est au moins sept... Allons, allons, à l'ouvrage. (*il ouvre doucement la porte.*) Il repose... je n'oserai jamais le réveiller... mais, comme son sommeil est agité !... il parle encore tout seul, écoutons bien... *Effroyable serment! malheureux Stéphano!* Je ne m'étais pas trompé, c'est bien ce même nom qu'il prononça l'avant dernière nuit au milieu de ce songe affreux, où il croyait voir son père sortir d'un grand tombeau... Pauleski n'est qu'un nom supposé, j'en ai maintenant la certitude... et tout ce mystère ne m'annonce rien de bon... (*on frappe à la porte extérieure.*) J'entends du bruit... fermons sa porte, le sommeil est pour les malheureux un bien trop précieux... il faut soigneusement le leur conserver... (*il va à la porte extérieure.*) Qui est-ce qui frappe ?

MALINO, *en dehors.*

C'est moi, monsieur Arlequin, qui frappe.

ARLEQUIN.

Déjà cet imbécile de Malino. (*il ouvre.*)

SCENE IV.

MALINO, ARLEQUIN.

MALINO, *parlant très-haut.*

Dites donc, le seigneur Pauleski dort-il encore ?

ARLEQUIN.

Chut! chut! parlez plus bas... De quoi s'agit-il?

MALINO.

Quand j'vas vous l'avoir dit, vous allez l'savoir tout de suite, et c'est ben c'qui m'fâche; j'voudrais ben vous l'dire, et j'n'voudrais pas vous l'apprendre.

ARLEQUIN.

C'est encore quelqu'espiéglerie de votre façon.

MALINO.

Certes... ce n'est pas une espiéglerie.

ARLEQUIN.

Au fait, au fait.

MALINO.

Le seigneur Pauleski dort, n'est-ce pas?

ARLEQUIN.

Oui.

MALINO.

Ronfle-t-il ben fort?

ARLEQUIN.

Oui, oui.

MALINO, *avec mystère.*

Eh ben! eh ben!... n'faut pas l'éveiller.

ARLEQUIN.

Je n'en ai pas l'envie.

MALINO.

Ah! comme ça m'chagrine que vous n'dormiez pas aussi... T'nez, faites-moi un plaisir, allez vous r'coucher.

ARLEQUIN.

Si vous ne vous expliquez, je vous mets à la porte; sangodémi, M. Malino, croyez-vous m'abuser ici?

MALINO.

Ah! M. Arlequin, vous n'êtes pas si méchant que vous êtes noir : v'là la retourne de tout ça... (*avec un ton mystérieux.*) On vient de découvrir dans l'château un grand complot.

ARLEQUIN.

Un complot!...

MALINO.

C'est moi qui, sans l'vouloir, ai évanté la mèche.

ARLEQUIN.

Eh bien!

MALINO.

Gnia fièrement de coupables dans s't'affaire-là.

ARLEQUIN.

En vérité?

MALINO.

Et le seigneur Pauleski...

ARLEQUIN, *vivement.*

Mon maître !

MALINO, *avec grand mystère.*

Paix... le seigneur Pauleski, votre maître, y est pour beaucoup.

ARLEQUIN.

Grands dieux ! et moi ?

MALINO.

Pour quelque chose.

ARLEQUIN.

Je suis innocent.

MALINO.

Silence... je le sais, ne cra gnez rien.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah ! quelle chienne d'aventure !

MALINO.

Croirez-vous ben que mamselle Flora, convaincue d'intelligence avec le seigneur Pauleski, en ce moment est entourée et va être enchaînée.

ARLEQUIN.

A peine puis-je te croire.

MALINO.

Vous n'en douterez plus, on va venir ici.

ARLEQUIN.

S'emparer de mon maître ? je le défenderai jusqu'à la mort.

MALINO.

Je n'ai qu'un signal à donner.

ARLEQUIN, *tirant sa batte la lève sur la tête de Malino.*

Si tu le donne, je t'ouvre en deux.

MALINO, *à genoux.*

Sabre de bois !... quelle menace ! (*il se met à rire en montrant Arlequin au doigt.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! (*il crie.*) Entrez, les autres, entrez ; v'là les algoisilles. (*il rit encore plus fort.*) Ah ! ah ! ah !

SCENE V.

MONTAGNARDS, ARLEQUIN, MALINO.

(Les montagnards apportent des guirlandes et des vases de fleurs.)

CHOEUR DE MONTAGNARDS, *à demie-voix.*

Travaillons, travaillons, amis, point de tapage,
De gentille façon embellissons ces lieux:
Bientôt à son réveil, il verra notre ouvrage,
Point de bruit, point de bruit, nous le surprendrons mieux.

ARLEQUIN, MALINO.

Travaillez, travaillez, etc.

CHOEUR.

Travaillons, travaillons, etc.

ARLEQUIN, *prenant Malino par l'oreille.*

Vous avez donc prétendu vous moquer de moi, M. Malino?..

MALINO.

Aye! aye! aye! grace, M. Arlequin! écoutez-moi; vous m'avez attrapé tant de fois, que nous ne sommes pas encore quitte... (*à part.*) Que je suis content, il a donné dans le panneau...

ARLEQUIN.

Vous m'annoncez un complot...

MALINO.

Je n'ai pas menti. Ces bons montagnards complotaient entr'eux la surprise inattendue qu'ils veulent causer au seigneur Pauleski... et c'est moi qui les ai découvert.

ARLEQUIN.

Vous m'avez dit que mademoiselle Flora, convaincue d'intelligence avec le seigneur Pauleski, était entourée...

MALINO.

Je n'ai pas menti; elle est peut-être ben d'intelligence avec lui, puisqu'elle va l'épouser?... et, en ce moment, elle est au milieu de plus de vingt bergères, qui décorent son appartement comme on embellit celui-ci...

ARLEQUIN.

Vous avez ajouté qu'elle allait être enchaînée... ah!...

MALINO.

Je n'ai pas menti... Ne va-t-elle pas se marier? On ne s'enchaîne pas quand on se marie, hein; demandez plutôt à tout le monde?

SCENE VI.

ALONZO, Gardes, ARLEQUIN, MALINO, Montagnards.

(Musique. A l'entrée d'Alonzo tout le monde s'incline avec respect.)

ALONZO, *aux Montagnards.*

Je suis satisfait du zèle que vous mettez à augmenter les charmes de cette journée, comptez sur mes bienfaits et ma protection... Retirez-vous... (*à Arlequin.*) Toi, vas prévenir le seigneur Pauleski que je l'attends en ces lieux...

(Arlequin entre dans l'appartement de son maître, les montagnards sortent.)

MALINO.

Faut-il aussi que je m'en aille, monseigneur ?

ALONZO.

Oui...

MALINO, *à part, répétant avec le même son de voix.*

Oui... Il a l'air fâché !... *(il sort.)*

SCENE VII.

ALONZO, Gardes, *dans le fond.*

ALONZO.

Cette lettre que je viens de recevoir à l'instant, me cause les plus vives allarmes; et les choses étranges qui se passent près de moi depuis quelques jours, me donnent lieu de réfléchir et de craindre... Mes conjectures sont effrayantes, et mes soupçons peut-être trop bien fondés... Un orage terrible semble se former au-dessus de ma tête; écartons, s'il en est tems encore, les nuages épais et sombres qui viennent obscurcir un jour si radieux...

SCENE VIII.

TROIS ÉCUYERS, ALONZO.

UN ÉCUYER, *un papier à la main.*

Seigneur, voici le rapport résultant de notre ronde nocturne : dans cette forêt ténébreuse, qui enveloppe de toutes parts les ruines du château noir, vous ne lirez pas, sans frémir, les détails qu'il contient, et pourtant vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite des prodiges dont nous avons été tous trois témoins. Dussions-nous encourir votre disgrace, seigneur, nous vous déclarons qu'aucun de nous, quoique brave et courageux, ne s'exposera davantage à des périls aussi certains : ce n'est plus qu'en force et bien armés, que nous tenterons d'approcher une troisième fois des décombres de cet épouvantable château.

(Pendant ce monologue, Alonzo parcourt avec avidité le rapport et fait plusieurs mouvemens d'effroi.)

ALONZO.

Il suffit... Que rien ne transpire jusqu'à nouvel ordre : gardez-vous sur-tout que ces détails parviennent aux oreilles de ma fille...

SCENE IX.

ARLEQUIN, STÉPHANO, ALONZO, Écuyers, Gardes.

(Musique. Stéphano paraît, son costume est riche et brillant ; il salue le seigneur Alonzo qui lui répond avec affabilité ; bientôt il apperçoir l'embellissement de son appartement.)

ALONZO.

Seigneur, c'est une surprise que mes vassaux vous ont ménagée. Une semblable attendait le réveil de ma Flora...

STÉPHANO.

Ils ne pouvaient m'offrir rien de plus flatteur que le nom chéri de celle à qui je vais consacrer ma vie toute entière . . .

ALONZO.

Je me suis rendu près de vous, seigneur Pauleski, dans l'intention d'avoir un entretien particulier...

(Musique. Il fait signe à ses écuyers et à ses gardes de sortir ; ils sortent. Stéphano semble étonné et donne à Arlequin l'ordre de se retirer aussi ; Arlequin obéit, mais avec un peu de peine.)

SCENE X.

ALONZO, STEPHANO.

ALONZO, *regardant autour de lui.*

Nous sommes seuls ?...

STÉPHANO.

Seuls.

ALONZO.

L'autel est paré ; déjà les flambeaux de l'hyménée s'allument ; et je viens déposer dans votre sein, comme dans celui d'un ami véritable, les craintes et les allarmes qui, depuis plusieurs jours, m'agitent en secret.

STÉPHANO.

Que voulez-vous dire, seigneur ?

ALONZO.

Je veux dévoiler à vos yeux un mystère, duquel dépend et mon repos et la sûreté de ma vie... Depuis bientôt deux siécles, il existe entre ma famille et celle d'un prince espagnol, proscrit, une haîne implacable.

STÉPHANO, *à part et vîte.*

Serais-je découvert !...

ALONZO.

Ce prince protégé, par je ne sais qu'elle puissance surnaturelle, habitait le vieux château, dont on apperçoit encore du haut de ce donjon, les tristes vestiges noircis par la main du tems. Des lignes de démarcations, tracées entre son domaine et celui de mes aïeux, des attributs de féodalité contes-

tés, renversés même de part et d'autre, occasionnèrent une guerre à mort : un jour, les deux armées étaient en présence, le combat s'engage, et l'orgueilleux prince ennemi est forcé dans ses retranchemens : déjà les cris de victoire retentissent parmi les rangs du parti d'Alonzo... Tout-à-coup une vapeur épaisse et brûlante repousse nos soldats vainqueurs; une voix terrible frappe l'air et imprime la terreur et l'effroi : cette voix était sans doute celle du génie, protecteur de Fernandez.

STÉPHANO, *vivement.*

De Fernandez?... Et que dit cette voix?...

ALONZO.

« Fernandez est vaincu, mais deux siècles ne s'écouleront » point sans que l'un de ses descendans ne venge cet affront » d'une manière éclatante, et ne rentre triomphant et glorieux » dans les possessions de ses ancêtres.... »

Les vapeurs se dissipent, mais les défenseurs de Fernandez et lui-même avaient disparus... Depuis cette époque mémorable on chercha vainement à découvrir la retraite de cette dangereuse famille... On obtint sa proscription dans plusieurs royaumes ; toutes les recherches jusqu'à présent ont été infructueuses... J'aimais à croire que la race entière des Fernandez était éteinte, et que la fatale prédiction ne s'accomplirait point. (*Tirant une lettre de sa ceinture.*) Lisez, seigneur, cet écrit que vient de m'adresser l'intendant de mon palais à Barcelonne, lisez et partagez mon trouble et ma douleur.

STEPHANO, *prend l'écrit et lit avec émotion.*

« Seigneur, un homme masqué, et que je n'ai pu faire » saisir, m'a remis un billet anonyme, en voici le contenu, » mot à mot.

» Un dernier rejeton de la branche proscrite, un descen- » dant de Fernandez, n'est pas éloigné... Son nom est Sté- » phano... Tremble, Alonzo, la mission de cet important » personnage est d'exécuter l'arrêt du destin... et apprends » qu'il a juré ta perte.

FINAL.

STEPHANO, *à voix étouffée.*

A peine je respire !

ALONZO.

Fatal évènement !

STEPHANO, *à part.*

Comment cacher mon touble et mon délire !

ALONZO.

Non, loin de moi, peut-être, en ce moment,
Mon ennemi, mon ennemi respire !

STEPHANO, *à part.*

Tout près de lui, dans ce cruel moment,
Son ennemi, son ennemi respire...

ALONZO.

Je crois le voir...

STEPHANO.

Il croit le voir...

ALONZO.

Je l'entend, il conspire !
Infâme Stéphano, si je te découvrais...
Ce poignard, dans le sein, je te le plongerais.

STEPHANO.

Trop perfide Alonzo, si tu me découvrais
Ce poignard dans le sein, tu me le plongerais!

ARLONZO, *avec rage.*

Stéphano! Stéphanô! c'est un nom que j'abhorre,
Je crois à chaque instant le haïr plus encore.

STEPHANO.

Alonzo, je te hais, Alonzo, je t'abhorre,
Mais Flora, chaque jour je l'aime plus encore.

ALONZO.

O! Pauleski, soyez mon défenseur,
Servez ma vengeance et ma rage,
J'en appelle à votre courage,
Des Polonais je connais la valeur.

STEPHANO *avec trouble.*

RÉCITATIF.

Sans tarder plus long tems, seigneur, apprenez moi
Quels seraient vos desseins et comptez sur ma foi.

ALONZO.

J'ai su par des rapports sûrs et que je dois croire,
Qu'autour de ce château, de fâcheuse mémoire,
On voyait chaque nuit, depuis très-peu de tems,
Des fantômes hideux, des spectres effrayans;
Ne se pourrait-il pas que Stéphano, lui-même,
Avec quelques brigands pleins d'une audace extrême,
Là, se fut retiré, méditant ses projets,
Et s'entoura soudain de semblables objets,
Pour écarter de lui la crédule ignorance.
Prévenons, prévenons en silence
Les coups qu'il voudrait diriger,
C'est vous que je vais charger
De punir tant d'insolence.

STEPHANO.

C'est moi qu'il va charger
De punir tant d'insolence !

ALONZO, *a voix basse.*

Vers se château fameux.

STEPHANO.

Vers ce château fameux.

ALONZO.

En secret et sans bruit.

STEPHANO.

En secret et sans bruit.

ALONZO.

Avec tous mes soldats...

STEPHANO, *a part.*

Avec tous ses soldats...

ALONZO.

Portez-vous cette nuit.

STEPHANO.

Me porter cette nuit...

ALONZO, *voix terrible.*

Et fondez tout-à-coup, au moment favorable
Sur ce repaire ténébreux.
Stéphano, c'est lui que je veux,
Vous me le livrerez, (*bis.*) Soyez inexorable,

STEPHANO, *dissimulant.*

Je vous le livrerai. (*bis.*) Je suis inexorable,

ALONZO.

Quelle allégresse, dieu ! quel bonheur,
Pauleski devient mon défenseur,
Oui, je le presse contre mon cœur.

STEPHANO.

Quelle souffrance ! quelle douleur !
Stéphano devient son défenseur !
C'est lui qu'il presse contre son cœur.

ALONZO.

Cher Pauleski, venez, en épousant ma fille,
Jurer sur les autels de venger sa famille.

STEPHANO, *a part.*

Jurer sur les autels de venger sa famille.

ALONZO.

Quelle allégresse ! dieux ! quel bonheur !
Pauleski devient mon défenseur.

STEPHANO, *a part.*

Quelle souffrance ! quelle douleur !
Stéphano devient son défenseur.

(*Alonzo et Stéphano sortent leurs bras entrelacés.*)

(*Le rideau tombe.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une partie des jardins du château d'Alonzo.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, ARGENTINA, *entrant.*

DUO.

ARGENTINA.

Tu me seras toujours fidèle ?

ARLEQUIN.

Je te serai toujours fidèle.

ARGENTINA.

Nous nous aimerons constamment.

ARLEQUIN.

Nous nous aimerons constamment.
A tes genoux j'en fais le serment,
Des époux je serai le modèle.

ARGENTINA.

Jamais jaloux.

ARLEQUIN.

Jamais jaloux.

ARGENTINA.

Point de courroux.

ARLEQUIN.

Douceur extrême.

ARGENTINE.

Bonheur suprême !

ARLEQUIN.

Moment bien doux!

ENSEMBLE.

Heureux destin, jour sans nuage,
Oh ! le joli petit ménage.

ARGENTINA.

Si madame fait la mine
Arlequin aussi la fera

ARGENTINA.

Si par fois monsieur me lutine,
Argentina s'en vengera.

ARLEQUIN.

Madame s'en repentira.

ARGENTINA.

Ah! monsieur s'en repentira.

ARLEQUIN.

Aye ! aye ! est-ce que tu serais déjà fâchée ?... Ecoute, ma bien bonne amie.

Je te serai toujours fidèle, etc.

SCENE II.

MALINO, ARLEQUIN, ARGENTINA.

MALINO.

Ne vous dérangez pas... restez-là.

ARGENTINA.

Toujours derrière nous !

MALINO.

Contez-vous fleurettes, au lieu de m'aider, et me laisser tous les préparatifs de la noce sur les bras...

ARLEQUIN.

Votre intelligence est si grande.

ARGENTINA.

Votre génie si fécond !

ARLEQUIN.

Vos connaissances si étendues !

ARGENTINA.

Votre esprit si subtil !

MALINO.

Que tout le monde dit que j'suis bête à faire plaisir... Mais, c'est égal, j'sais ben à quoi je pense quand j'réfléchis à quelque chose; vous allez voir le beau service que j'viens d'dresser à l'office... Des écrivisses, du pain d'épice, des jus d'réglisse.

ARLEQUIN.

Et du macaroni !

MALINO.

Avec du fromage de Parmesan... Ah ! le beau jour qu'un jour de nopce... Comme on mange !

ARGENTINA.

Il ne respire que pour la gourmandise.

MALINO.

(*Il devient sombre subitement, et avec ses mains semble vouloir écarter quelque chose de sa figure.*) Va-t-en donc ! va-t-en donc.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'il a? des mouches qui le piquent.

ARGENTINA.

Quelqu'accès de folie.

MALINO.

J'fais tout ce que j'peux, ça n'sort pas de la pensée.

ARGENTINA, ARLEQUIN.

Quoi donc ?

MALINO, *à Argentina.*

C'rève creux que j'vous ai dit avoir fait c'te nuit... la fin du monde, l'déluge, l'incendie universel.

ARLEQUIN.

Que diable de château pour les mauvais rêves !... Mon cher maître en fait aussi qui sont affreux.

ARGENTINA.

Vous allez encore m'effrayer.

MALINO.

On dit qu'c'est des bêtises, les rêves...J'gagerais, moi, que la journée n's'passera pas sans quelque évènement des plus terribles... J'ai l'cœur gai, quoique ça, j'ai l'amé triste comme tout. Oh ! si j'osais causer !... allez.

ARLEQUIN.

Osez tout avec nous.

ARGENTINA.

Vous n'avez rien à craindre.

MALINO.

Ça vous épouvantera, mamselle Argentina.

ARGENTINA.

La curiosité l'emporte sur la frayeur... Il y a déjà plusieurs jours qu'il règne dans l'intérieur de ce château un mystère impénétrable... L'on va, l'on vient sans se dire un mot... Le seigneur Alonzo a de fréquentes conférences avec ses écuyers... mais rien ne transpire.

MALINO.

J'crois bon.

ARGENTINA, *caressant Malino.*

Ah ! mon cher petit Malino !

ARLEQUIN, *lui faisant mille singeries avec son chapeau.*

Allons, allons... contez-nous ça.

MALINO, *se défendant.*

Non, non, on n'aurait qu'à nous entendre.

ARGENTINA.

C'est impossible, le seigneur Pauleski et la princesse Flora sont en ce moment aux pieds des autels... Tout le monde est rassemblé autour d'eux dans la chapelle occidentale du château, afin d'assister à cette cérémonie... Qui pourrait nous épier?

ARLEQUIN.

Si monsieur Malino nous révèle ses secrets, à mon tour je pourrai bien aussi...

MALINO.

Bath !... Eh ben, puisque vous allez jaser... moi j'vas bavarder... confiance pour confiance... Or, écoutez : (*avec mystère.*) comme vous savez, j'suis l'furet et le malin de la

maison, faut qu'j'voie tout, qu'j'entende tout, qu'j'sache tout... Il y a environ deux heures, écoutez ben ça, que voyant dans la grande cour, au bas du vieux colombier, les trois écuyers favoris du seigneur Alonzo, assis à l'ombre et se parlant entre eux avec un air mystérieux; j'n'fais ni une, ni quatre, j'grimpe par derrière, dans l'pigeonnier, j'passe ma tête par la petite lucarne, et j'm'trouve juste au-dessus de leur conversation; comm' j'ai l's'oreilles bonnes...

ARLEQUIN.

Et un peu longues.

MALINO.

J'n'ai rien perdu.

ARGENTINA.

Que disaient-ils?

MALINO, *avec feu.*

Ils disaient qu'd'puis l'arrivée du seigneur Pauleski dans ces lieux, on n'était entouré qu'd'prodiges... Ils disaient que tous les jours, à minuit sonnant, à not'béfroi d'ici, l'on voyait sortir des tourrelles du château noir, de grandes flammes bleues toutes rouges... Ils disaient qu'ils avaient reçu cent piastres du seigneur Alonzo, pour s'approcher la nuit dernière de ce château ensorcelé, et qu'ils avaient vu des grands guerriers tous couverts d'une armure noire avec des écailles d'argent, ni plus ni moins que de gros poissons... Ils disaient que ces guerriers se promenaient tout autour des décombres avec des grandes épées flamboyantes à la main, qu'ils portaient sur un pavois un homme invisible....et que, malgré tous leurs efforts, ils n'avaient pu le voir... Mais qu'une chose bien plus épouvantable que tout cela, c'était... c'était, sur c'te parole-là, la cloche de la chapelle s'est mise à sonner, ils se sont levés, et j'n'ai pu en entendre davantage. V'là c'qu'ils disaient.

ARGENTINA.

O ciel! je suis toute tremblante.

ARLEQUIN.

Je suis tout saisi.

MALINO, *lui donnant sa place.*

C'est à vous, monsieur Arlequin, c'est à vous.

ARLEQUIN, *se plaçant entre eux deux, frappe du pied, remue la tête, comme pour se rassurer.*

M'y voici.

Ecoutez, Pauleski, selon toute apparence, n'est pas le véritable nom de mon cher maître, et celui qu'il tient sous le secret... c'est Sté...

MALINO.

C'est Sté...

(Musique. Arlequin exprime avec le plus vif étonnement qu'il est devenu muet, il crie en montrant que sa langue est liée et qu'il ne peut plus articuler un seul mot.)

TRIO.

ARGENTINA, MALINO.

O ciel ! ô ciel ! quelle aventure !

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah !

ARGENTINA, MALINO.

Il est muet, la chose est sûre.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah !

MALINO.

C'est qu'euqu'sorcier qui n'veut pas, je gage,
Qu'nous en apprenions davantage.

ARLEQUIN.

Ha ! ha ! ah !

ARGENTINA.

C'est une ruse,
Monsieur s'amuse ;
Parlerez-vous ?

ARLEQUIN.

Ha ! ha ! ha !

MALINO.

Répondez-nous ?

ARLEQUIN.

Ha ! ha ! ah !

ARGENTINA, MALINO.

Parlerez-vous?
Répondez-nous ?

ARLEQUIN, *en colère.*

Ha ! ha ! ha !

MALINO, *bas a Argentina.*

Dans un moment, laissez-moi faire,
Il va parler, c'est mon affaire.

(Il fait signe à Argentina qu'il va pincer Arlequin de toutes ses forces; il s'approche d'Arlequin.)

(Il pince le bras d'Arlequin ; coup de timballes ; Arlequin recouvre la parole, Malino la perd ; il pousse les hauts cris.)

Ha ! ha ! ah !

ARLEQUIN.

O ciel ! ô ciel ! quelle aventure !

MALINO.

Ha ! ha ! ha !

ARLEQUIN, ARGENTINA.

Il est muet, la chose est sûre !

MALINO, *se désolant.*

Ha ! ha ! ha !

ARLEQUIN.

C'est une ruse,
Monsieur s'amuse.

MALINO, *en fureur.*

Ha ! ha ! ha !

ARLEQUIN.
Parlerez-vous?

ARGENTINA, *riant.*
Répondez-nous?

MALINO.
Ha! ha! ha!

ARLEQUIN, *a Argentina.*
Dans un instant, c'est mon affaire,
Il va parler, laissez moi faire.

(Il tire sa batte, l'éguise et menace Malino, qui se jette à genoux en criant toujours; Argentina se met entre eux deux, Malino se sauve.)

SCENE III.

ARLEQUIN, ARGENTINA.

ENSEMBLE.
Un enchanteur, oui, certainement,
Est en ces lieux, invisiblement.

(Des sons doux et harmonieux se font entendre et annoncent le retour des nouveaux époux après la cérémonie nuptiale.)

ARLEQUIN, *après avoir écouté et regardé.*
Vers le château, le cortège s'avance;
Entends-tu ces doux chants, ces sons mélodieux?

ARGENTINA.
Vers le château le cortège s'avance,
Il faut l'y précéder...

ARLEQUIN.
Il faut quitter ces lieux.

ARGENTINA.
Retirons-nous en toute diligence.

ARLEQUIN, ARGENTINA.
Vers le château, le cortège s'avance. *(ils sortent.)*

SCENE IV.

(La marche continue.)

CHOEUR *dans la coulisse.*

(Tandis que les premiers pelotons de gardes passent et traversent la scène.)

A la douce ivresse,
Livrons-nous sans cesse;
De ces heureux époux
Chantons les nœuds bien doux.

(Le cortège paraît et défile.)

CHOEUR *de femmes.*
Célébrons cet heureux hyménée,
Le ciel unit dans cette journée,
L'amour à la fidélité,
Les vertus à la beauté.

SCENE V.

(Le théâtre change, et représente l'intérieur d'une salle magnifiquement ornée ; au fond règne une colonnade à travers laquelle on voit une partie du château et des jardins. Entre chaque colonne isolée, est une statue de marbre blanc ; (il en faut au moins quatre.) en deça et le long de la colonnade est une table richement servie, décorée de plateaux, girondoles, flambeaux, etc. Alonzo, Flora, Stéphano, les dames Espagnoles sont assis à cette table. les écuyers debout, servent les dames. Arlequin derrière son maître le sert seul, et cherche à prévenir tous ses desirs ; Argentina, Malino, les bergers, les bergères, les pages, les gardes, occupent les côtés. A gauche du public, un jeune seigneur est placé auprès d'une harpe, les deux petits pages donnant du cor, sont à ses côtés.)

(Tableau général.)

TROIS CORIPHÉES.

Descends du ciel, ô divine harmonie !
Répends-toi dans ces lieux avec nos doux accens!
A tes accords, la tendre melodie,
Bientôt viendra s'unir et charmera nos sens.

Descends du ciel, ô divine harmonie, etc.

(Un bruit terrible vient tout-à-coup interrompre le concert et la fête ; des sons aigus et déchirans se font entendre.)

(Effroi général, les ténebres succèdent à l'éclat du jour.)

(Une statue de bronze représentant un colosse hideux, s'élève rapidement du milieu de la salle ; auprès de ce colosse est un socle d'or, sur lequel est un gros livre noir entouré de feu : ce livre est ouvert. D'une main le colosse indique le livre, et de l'autre il tient un poignard enflammé : tout le monde s'approche avec crainte et regarde ; on lit alors sur le livre noir ces mots en caractère de feu.)

PAULESKI EST PARJURE.

FINAL.

CHOEUR.

Lui parjure, grands dieux !

FLORA, *éperdue.*

Mon époux !

STEPHANO.

Ma Flora !

CHOEUR

Serait-il bien possible ?
Evènement terrible !

ALONZO, *avec rage.*

Je n'ose le penser, qui me l'attestera ?

CHOEUR.

Qui nous l'attestera ?

(Les sons déchirans recommencent ; le socle d'or et le livre s'abîment, le colosse se brise avec fracas, et laisse voir à sa place et sur le même piédestal un guerrier couvert d'une armure noire pailletée en argent : il est casqué et la visière baissée.)

LE GUERRIER, *d'une voix effroyable.*

Moi !

(*Une musique lugubre et sombre accompagne les paroles suivantes.*)

Il est un être protecteur de la vérité, qui tôt ou tard démasque l'imposture... Epoux sacrilège! rappelle toi ton père et l'autel d'airain... (*Stéphano frémit.*) Souviens-toi du serment que tu prêtâs sur cet autel mystérieux. Qu'as-tu fait? fils ingrat!... la tombe de ton père s'est entr'ouverte, elle a rejeté l'écrit que traça la main d'un parjure; cet écrit, le voici.

(*Il tire un rouleau de parchemin de dessous son bouclier, Stéphano fait encore un mouvement de terreur.*)

Il t'accuse, il te condamne; tu dois être puni... une puissance invisible et surnaturelle, vengeresse des mânes de ton père, t'appelle à son tribunal. Je viens te chercher en ces lieux pour y comparaître... La trompe lugubre va sonner... les portes souterraines qui conduisent au tribunal magique s'ouvriront aussitôt. Homme coupable! embrasse ton épouse pour la dernière fois, et marche avec moi.

FLORA.

Non, non, non, non, plutôt souffrir la mort!
De mon époux, je veux savoir le sort.

CHOEUR.

De son époux nous connaîtrons le sort.

STEPHANO.

Fatal amour! je suis donc ta victime!

FLORA, ALONZO.

Apprenez-nous quel peut etre son crime?

CHOEUR.

Apprenez-nous quel peut-être son crime?

FLORA, ALONZO.

Sur cet écrit et ce serment
Eclairez-nous en ce moment.

STEPHANO.

Ah! par grace, gardez le silence!

CHOEUR.

Ah! par grace, rompez le silence!

FLORA.

Cher Pauleski, de la confiance.

ALONZO

Cher Pauleski, de la confiance.

STEPHANO, *a part*

Tu me déchires, ô conscience!
Je te maudis, cruelle alliance!

CHOEUR.

Nous le voulons, nous le saurons.

STEPHANO.

Vous le voulez?

CHOEUR.

Nous le voulons.

STÉPHANO, *avec force..*

Vous le voulez?

CHOEUR.

Nous le saurons.
S'il le faut, nous vous défendrons,
Oui, oui, tous nous vous défendrons.

STÉPHANO.

Récitatif pressé.

Eh bien! voyez en moi le parjure et le traître.
Un cruel ennemi, j'ai fait serment de l'être...
J'ai voulu me venger, mais un amour plus fort,
Plus fort que mes sermens, m'a fait braver la mort;
Reconnaissez enfin à cette audace extrême,
Le fils de Fernandez... Stéphano!...

LE GUERRIER.

C'est lui-même!

CHOEUR.

Stéphano! Stéphano!

ALONZO, *tirant son épée.*

Vengeance!

CHOEUR D'HOMMES.

Oui, vengeance!

(On se précipite sur Stéphano: Alonzo veut lui percer le sein. Flora se met au-devant, le guerrier arrête le bras d'Alonzo. Tableau.)

LE GUERRIER, FLORA.

Arrêtez, arrêtez!...

LE GUERRIER.

Il est en ma puissance!

(*La trompe lugubre sonne, tout le monde est effrayé.*)

FLORA, STEPHANO.

Dieux! je frissonne!...

LE GUERRIER, *d'une voix sépulchrale.*

La trompe sonne! *bis.*
(*a Stéphano.*)
Ne l'entendez-vous pas?

FLORA.

Par-tout je suis ses pas,
Je brave le trépas.

ARLEQUIN.

Par-tout je suis ses pas.

STEPHANO, *serrant Flora.*

Ne nous séparons pas.

ALONZO.

Non, Stéphano, ne m'échappera pas,
Le traître ici recevra le trépas.

LE GUERRIER, *s'en emparant.*

Il est en ma puissance... (*bis.*)

ALONZO.

Non, Stéphano, ne m'échappera

Le traître ici recevra le trépas.

CHOEUR.

Le traître ici recevra le trépas.

LE GUERRIER, *avec colère.*

Il est en ma puissance ?

CHOEUR.

Quelle est votre puissance ?

LE GUERRIER.

Dans un instant je vais vous faire voir
Que rien ici ne borne mon pouvoir.

(Bruit terrible, explosion, les statues qui ornent les colonnades se brisent, des guerriers noirs paraissent à leurs places, s'élancent sur Stéphano en écartant tout ce qui s'oppose à leur passage; ils s'emparent de Stéphano, Flora s'attache à ses pas, Alonzo anime ses soldats : la finale continue.)

ALONZO.

Non, Stéphano, ne m'échappera pas.

CHOEUR D'HOMMES.

Le traître ici recevra le trépas.

FLORA.

Partout je suis ses pas,
Je brave le trépas.

ARLEQUIN.

Partout je suis vos pas.

STEPHANO.

Ne m'abandonnez pas.

CHOEUR DE FEMMES.

Suspendez, suspendez son trépas.

(Les guerriers noirs entourent Stéphano et l'enlèvent; les gardes, les écuyers, Alonzo veulent les suivre; un buisson de feu s'élève de terre, repousse les assaillans, Stéphano et les guerriers s'engloutissent derrière le buisson.)

CHOEUR.

O ciel ! ô ciel ! fuyons le trépas.

(Tumulte, désordre, les soldats, les écuyers se prosternent contre terre, quelques femmes tombent sans connaissance parmi les soldats, d'autres se sauvent de différens côtés. Flora évanouie est étendue aux pieds de son père que la rage et la fureur dévorent. Arlequin, Malino, sont aux deux côtés de la scène, à genoux, dans deux attitudes différentes de douleur et d'effroi. Tableau général.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une forêt couverte. A droite, s'élève un vieux et grand chêne : à gauche, vers le fond, un arbre touffu et à grande tige.

SCENE PREMIERE.

(Arlequin endormi au pied du vieux chêne est enveloppé dans une robe de pélerin : il se réveille peu à peu.)

ARLEQUIN, *seul.*

Ou suis-je ? est-ce un songe ? Qui m'a conduit dans cette forêt ?... Ah ! je me reconnais... je me reconnais !... je suis auprès de ma chère maîtresse ! eh ! bon dieu, je ne la vois point; elle était là, là... Bonne maîtresse... bonne maîtresse... C'est bien à cette place, qu'hier soir elle s'est endormie, aprés avoir, ainsi que moi... marché... marché... tout le jour, par des chemins affreux ! c'est bien ici, sous ce vieux chêne, qu'elle me confia le projet de s'introduire aujourd'hui parmi les guerriers du Prince invisible pour retrouver son époux. Je devine à présent, je devine... Nous avons causé à haute et intelligible voix... Que ne doit-on pas redouter dans ce bois : ma chère maîtresse aura été enlevée pendant la nuit; non, plutôt elle aura été dévorée... par un gros monstre... qui... qui me guette dans les environs... pour ne faire de moi qu'une bouchée. Ah ! là ! là !... que je voudrais être loin d'ici... C'est égal ! j'y suis, il faut que je m'en tire; il faut que je rejoigne ma chère maîtresse, mon chère maître, ou que je sois croqué tout en vie par monsieur le monstre... (*Musique.*) Ha !... je crois qu'il m'a entendu, monsieur le monstre ! il s'élance déjà sur moi ! aurai-je bien le courage de l'envisager... (*Musique.*) (*il regarde de divers côtés en tremblant.*) Sangodémi ! au lieu d'un monstre, en voilà plus de mille... Ce sont tous les vilains soldats du seigneur Alonzo... Ils sont à notre poursuite. Sauve... sauve, Arlequin ! Cachons-nous.. Grimpons dans cet arbre. (*il monte dans l'arbre du fond.*)

SCENE II.

ÉCUYERS, pelotons de Soldats, ALONZO, ARLEQUIN, *au haut de l'arbre.* (*Musique.*)

ALONZO.

Inutiles recherches : ainsi dans le même jour, une fille

chérie m'abandonne, et mon ennemi, mon plus dangéreux ennemi, est soustrait à ma juste fureur : qu'importe, je persiste dans ma dernière résolution, et la mort seul éteindra ma haîne. (*aux écuyers.*) Tous mes ordres sont-ils exécutés ?

L' É C U Y E R.

Oui, seigneur ; le tocsin à sonné, il a rassemblé un nombre immense de montagnards, qui cernent la forêt en ce moment, tandis que nous faisons les plus exactes perquisitions.

A L O N Z O.

Le signalement est bien répandu ?

L' É C U Y E R.

Par tout, seigneur.

A L O N Z O.

On sait que les fugitifs sont affublés de robes de pélerins ?

L' É C U Y E R.

On arrêtera tous ceux qui porteront cet habit.

A L O N Z O.

Soldats, redoublez d'ardeur et d'intrépidité ; trois cents pièces d'or au premier de vous qui fera flotter mes étendarts sur les murailles de ce château fâmeux, dont nous sommes à peu de distance : trois cents pièces d'or à celui qui remettra en mon pouvoir, ou ma fille, ou Stéphano, ou son indigne valet.

A R L E Q U I N

Bien obligé.

A L O N Z O.

Marchons.

(Alonzo sort à la tête d'une partie de ses troupes.)

S C E N E I I I.

A R L E Q U I N, *descend de l'arbre.*

Trois cents pièces d'or à celui qui remettra en mon pouvoir où ma fille, ou Stéphano, ou... ou son indigne valet!.. Je ne pourrai pas l'échapper ! Aussi bien, que vais-je devenir ? j'aime autant mourir tout de suite, que de mourir de faim : je sens déjà que cela fait trop de mal ; depuis hier, je n'ai pas mangé une miette... ma gourde est vuide.

(Musique. Arlequin a peur, il se cache de nouveau.)

S C E N E I V.

ARLEQUIN, *caché,* MALINO, *porte une grande hallebarde de la main droite et une cantine de chasse de la gauche*, Trois paysans *armés.*

M A L I N O.

Alte, s'il vous plait ! Que je suis heureux d'avoir retrouvé

la parole, pour commander un corps de troupes aussi bien dissipliné. (*à part.*) Faut que j'tâche de les éloigner, afin de rester en tète à tète avec ma cantine. (*haut.*) Bataillon ! prenez garde à vous ! (*les paysans font chacun un geste de frayeur, Malino lui-même est épouvanté.*) Eh ben, eh ben, qu'est-ce que c'est donc ça ? ah ! qu'ils sont bornés ; mais prenez garde à vous, n'faut pas prendre garde à ça, c'est l'histoire du commandement militaire ; ça, écoutez. Je soupçonne que dans les alentours on pourrait ben trouver un où plusieurs de ceux que nous cherchons : écoutez ben ça, faut vous mettre en quatre pour les chercher ! il faut à cet effet, écoutez ben ça, partir par six chemins différens.

UN PAYSAN, *bégayant.*

Je, je, je le voulons ben, mais nous, nous, nous ne sommes que, que, que trois.

MALINO.

Bath ! si c'est vrai ? vous n'êtes que trois. (*il regarde de tous côtés.*) Voyons donc ça, pour voir. (*il compte les paysans avec sa main.*) Je ne me serais pas trompé : un, deux, trois : ma foi, non, ils ne sont que trois ; comment est-ce qui vont faire ? t'nez, c'est égal, allez tout bêtement comme vous êtes, moi, je reste ici, en sentinelle perdue ; surtout n'oubliez pas le mot d'ordre ? STÉPHANO ! VENGEANCE ! ne le dites à personne, pas même à ceux qui, qui vous le demanderaient. Allez vous en... Marche !

(Musique. Malino indique à chaque paysan, la route qu'il doit prendre ; quand ils sont partis il se met à rire.)

SCENE V.

MALINO, ARLEQUIN, *caché.*

MALINO.

J'en suis débarrassé : je vais faire un joli déjeûner, en attendant le dîner, car on ne sait pas à quoi l'on s'expose, quand on va s'battre contre des magiciens et des sorciers ! Que d'évènemens déjà.

Voilà Pauleski qui a disparu à nos yeux : voilà son épouse en fuite avec ce coquin d'Arlequin, qui m'a rendu muet en l'touchant du bout du doigt : voilà le château noir qui était en ruine ce matin encore, rebâti à neuf tout d'un coup. Puisque nous avons vu les tours et les murs, nous gravissions la montagne... (*il frissonne.*) C'est frémissant !... Voilà... voilà la fringale qui me prend, vîte à la gamelle.

(Musique. Il prend la cantine, cherche une belle place, s'assied par terre et dresse son couvert.)

SCENE VI.

(Arlequin s'approche tout doucement de Malino et exprime sa douleur en le voyant boire et manger avec le plus grand appétit. Un trait de lumiére vient éclairer son esprit : il tire sa batte, en frappe l'épaule de Malino et grimpe dans l'arbre.)

MALINO, *se retourne et ne voit personne.*

Hé ben ! hé ben ! qu'est-ce que cela veut dire ?

ARLEQUIN, *imitant plusieurs sortes de voix, chante.*

Mortel, prosterne toi, je passe dans ces lieux,
Tu mourras à l'instant si tu lèves les yeux.

MALINO, *se jettant la face contre terre.*

M'y voilà ! m'y voilà ! Ah ! dieu, c'est sûrement le Prince invisible qui ne veut pas qu'j'le voye. (*tremblant.*) Seigneur prince, j'ferme les yeux de toutes mes forces.

(Musique. Arlequin prend sa robe de pélerin et l'étend sur la tête et les épaules de Malino qui pousse un cri dès qu'il se sent toucher, ensuite il s'empare du pâté, de la bouteille, met tout dans sa cantine et se sauve.)

SCENE VII.

MALINO, *seul.*

(Malino lève tant soit peu la tête, il tient encore les yeux fermés, il en ouvre un, puis le referme, ouvre l'autre ; il entend du bruit, il remet sa tête à terre.)

SCENE VIII.

MALINO, MONTAGNARDS.

(Des montagnards armés de faulx et de fourches s'avancent en cherchant, un deux apperçoit Malino, tous s'approchent à bas bruit.)

CHOEUR DE MONTAGNARDS, *à voix basse.*

Aprochons, approchons, amis, faisons main basse;

MALINO.

V'là l'Prince invisible, en ce moment il passe,
Ah ! si j'osais!

CHOEUR.

Il dort, il faut tous le saisir.

MALINO.

L'voir, rien que d'un œil, bon dieu qu'ça m'f'rait d'plaisir ?

CHOEUR.

Il faut tous le saisir.

(Tous les montagnards l'entourent, deux lui passant en sens contraire leurs fourches dans le cou et le relèvent ainsi. Malino tient toujours les yeux fermés.)

CHOEUR, *très-fort.*

Nous le tenons enfin, oh ! la bonne capture !

MALINO, *toujours les yeux fermés.*

J'n'ai pas ouvert les yeux, prince, je vous assure.

CHOEUR.

Nous le tenons enfin, oh ! la bonne capture !

MALINO.

J'n'ai pas levé les yeux, prince, je vous assure.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, QUATRE ÉCUYERS tenant ARLEQUIN, Gardes.

CHOEUR D'ÉCUYERS.

Nous le tenons enfin, oh ! la bonne capture !

ARLEQUIN

Je n'en reviendrai pas, oh ! la triste aventure !

(Les deux prisonniers se trouvent en face l'un de l'autre au milieu de deux grouppes différens.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ALONZO, Gardes.

ALONZO.

Que vois-je, un de mes gens arrêté ?

MALINO.

Ha !

L'ÉCUYER.

C'est une méprise, seigneur ; mais voici l'un de ceux que nous cherchons. (*Il montre Arlequin.*)

ALONZO.

Est-il donc seul en ma puissance ?

L'ÉCUYER.

Oui, seigneur... jusqu'à présent.

ALONZO, *à Arlequin.*

Qu'est devenue Flora ?

ARLEQUIN.

Hélas ! je n'en sais rien.

ALONZO.

Crois-tu m'en imposer.

ARLEQUIN.

Seigneur, nous étions endormis tous deux en ce lieu, et ce matin, à mon réveil. . . je n'ai plus retrouvé ma chère maîtresse.

ALONZO.

Tu cherches à me tromper... Je n'ignore point que tu as protégé sa fuite, ton adresse et tes détours me sont suspects ; je croirais avec assez d'assurance que tu as plutôt livré Flora à ces guerriers farouches, invulnérables à mes coups !.. Mais

une première défaite n'affaiblit point mon bras, et les obstacles sans nombres qu'ils viennent d'opposer à mon passage, irritent mon orgueil et provoquent ma valeur. Quelque soit le sort de ma fille, je veux l'apprendre, si tu n'avoues la vérité, tu vas périr à l'instant; je t'accorde au contraire la vie et une récompense...

ARLEQUIN.

Vous ne me connaissez point, seigneur, ni vos menaces, ni votre récompense ne sauraient m'émouvoir; je suis dévoué à mon cher maître, à ma chère maîtresse... Mon cœur est à eux, comme ma vie est actuellement entre vos mains.

ALONZO.

Un valet! refuser de me satisfaire! lorsque des milliers de soldats obéissent à ma voix.

ARLEQUIN, *s'approchant un peu.*

Si parmi vos milliers de soldats, il s'en trouvait un qui vous trahit?...

ALONZO.

Une mort terrible serait son châtiment.

ARLEQUIN.

Pourquoi ne voulez-vous donc pas qu'un seul de vos soldats vous trahisse, et me commandez-vous de trahir mon maître?

ALONZO.

Tu raisonnes, je crois... Plus de délai, parle, sinon tu meurs.

ARLEQUIN.

Je ne sais rien, vous ne saurez rien... Je saurais que vous ne sauriez encore rien; voilà tout ce que je puis vous dire.

ALONZO.

Tu vas payer cher ta dissimulation.

(Musique. Il fait signe aux écuyers de s'emparer d'Arlequin et de l'attacher au chêne antique pour le fusiller. Les écuyers obéissent.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, VILLAGEOISES, UN GENIE.

(Des jeunes villageoises accourent, se jettent à genoux entre les fusils et Arlequin: elles implorent sa grace, mais Alonzo est inexorable, rien ne saurait le toucher, il fait éloigner les villageoises et donne le signal. Les coups de fusils partent. Dans ce même moment le chêne antique s'ouvre en deux parties et ses branches se métamorphosent en nuages, un petit génie est au milieu, Arlequin dans le même tems est travesti en jeune berger, le visage à découvert, il tient un flageolet et semble en jouer, un troupeau de moutons vient sur le champ occuper une partie de la scène... Etonnement général...)

LE GÉNIE.

Alonzo, vois quelle est ta cruauté? pourquoi vouloir exercer ta vengeance sur ce faible berger, tranquillement il

fait paître son troupeau, et n'est point envieux de tes richesses, ni de ta splendeur. Apprends à respecter l'innocence et la vertu; mais pour réprimer ton insolente audace, je laisse à ce jeune pâtre le choix de ta punition, et te soumets sans pitié à son ressentiment.

(Le jeune Pâtre joue sur son flageolet ce refrain. : *Allez-vous en gens de la noce, etc.* Tout le monde regarde avec surprise, le jeune Pâtre, sans se déranger, joue une espèce de sauteuse, les écuyers s'emparent des jeunes villageoises et se mettent à danser ; Malino danse malgré lui et fait mille contorsions : le seigneur Alonzo fuit outré de colère : les soldats forment des ronds et s'en vont en dansant ; peu à peu la scène devient libre.)

SCENE XII.

ARLEQUIN, LE GENIE de la Fidélité.

LE GÉNIE, *descendu de l'arbre, s'approchant d'Arlequin surpris de le voir.*

Point de frayeur, je suis le Génie de la Fidélité; depuis long-tems exilé des villes où mes temples sont déserts, mon culte sans autels, je m'étais permis de demeurer caché dans le feuillage de ce chêne isolé, jusqu'à ce qu'un serviteur fidèle vint se reposer sous son ombrage. Tu fus le premier, et je crus devoir t'accorder secours et protection. Par cette métamorphose, je t'ai dérobé aux yeux de tes ennemis, afin de te fournir les moyens d'achever la tâche difficile que tu as commencée. Ne cherche plus Flora, pendant ton sommeil elle a franchi les effrayantes limites qui désignent assez le territoire du Prince invisible; errante en ce moment dans la forêt ténébreuse, nul mortel ne saurait suivre ses traces; mais à mon commandement, un chemin secret va se frayer devant toi; il te conduira vers Stéphano, que tu trouvera chargé de fers! Garde-toi bien d'employer la force pour les rompre, il est écrit que la persévérance, l'adresse et la subtilité pourront seuls les briser et rendre ton maître à la plus pure félicité. Satisfait de ton dévouement, je veux te seconder dans cette entreprise hardie et surtout périlleuse; je veux par des charmes que je n'ai point encore mis en usage, étendre le pouvoir de ce flageolet enchanté; bientôt, à l'aide de ce talisman, tu seras le maître de changer de forme et de figure, autant de fois que tu le jugeras convenable, tu deviendras un nouveau Prothée sur la terre, et peut-être enfin le libérateur de deux époux unis par l'amour, et séparés par le malheur!

(Musique. Le petit génie fait une courte conjuration : aussitôt l'on voit s'élever de terre un grouppe de petits génies enlacés de guirlandes de fleurs et tenant chacun un flambeau allumé ; le génie de la fidélité

demande à Arlequin le flageolet et lui donne en échange sa baguette : il lui fait entendre qu'il doit écrire sur l'autel la promesse d'être toujours dévoué à son maître : Arlequin trace ses mots en lettres transparantes *attachement a mon maître pour la vie* : le petit génie fait soutenir le flagolet au dessus du feu sacré, verse dessus un filtre magique; Arlequin qui touche en ce moment l'instrument enchanté, est aussitôt travesti et reprend son costume ordinaire, il remercie le génie protecteur. Une route souterraine s'ouvre : Arlequin, conduit par les autres génies, descend en témoignant sa joie et sa reconnaissance au génie de la Fidélité, qui s'élève dans un char traîné par des colombes.)

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le théâtre change et représente une partie du château noir, sur le sommet des Pyrennés quelques tourrelles s'élèvent sur des monts couverts de neige ; à gauche est l'entrée du château, elle est fermée par une herse d'argent ; un pont d'airain d'une seule arche communique à la forteress et repose d'un côté sur un énorme rocher.

Au milieu du pont est un homme de fer représentant un guerrier cuirassé et casqué ; il tient une lance d'or à la main, il est debout sur un piédestal d'airain.

L'aurore commence à paraître, on voit par intervalles des flammes bleues parcourir le haut des tourrelles.

SCENE PREMIERE.

(Des guerries noirs, armés d'épées flamboyantes, passent mystérieusement et montent vers le château dont la herse se lève d'elle-même à leur approche.)

SCENE II.

(Flora, sous un habit de pélerin, paraît, elle est saisie d'effroi, peut à peine se soutenir, elle suit des yeux les guerriers et l'homme noir, jusqu'à ce qu'ils ayent disparus. La herse se baisse.)

FLORA.

Je ne dois plus en douter, cet affreux château est celui qu'habite ce Prince invisible, au nom duquel tout obéit et tremble : guidée par la lueur de ces pâles flambeaux, j'ai suivie à travers mille précipices les traces de ces guerriers ; mais fatale imprudence, en même tems qu'ils fixaient comme par enchantement toute mon attention sans m'en appercevoir, je me suis trop écarté de mon fidèle compagnon de voyage. Accablé de fatigue, je l'ai laissé, sommeillant à l'entrée de la forêt, au pied de ce chêne antique où je n'ai pu goûter le repos. Le jour commence à poindre. pour retrouver ce zélé

serviteur, de quel côté porterai-je mes pas ?... mes pas... il semble qu'un pouvoir les enchaîne... envain je voudrais m'éloigner de cette forteresse... un sentiment secret m'y rappelle malgré moi, c'est là, oui, c'est là que mon époux est renfermé... espérance trompeuse... hélas! peut-être n'existe-t-il déjà plus... idée épouvantable...

R O M A N C E.

Amour, amour, ô! soutiens mon courage,
Ici j'expire mille fois;
Mes maux, hélas! ne sont que ton ouvrage.
Puissant amour entends ma voix.

Un ÉCHO, *des montagnes répete.*

Puissant amour entends ma voix.

Un 2e ÉCHO, *derriere le théâtre.*

Entends ma voix.

Un 3e ÈCHO, *mourant.*

Entends ma voix.

FLORA, *après avoir prêté l'orreille aux trois échos avec un grand intérêt.*

Les échos de ses monts se répètent mes accens, invoquons-les et jouissons un instant de la plus douce illusion.

Echos, charmez mon oreille attentive,
Adoucissez mon triste sort;
Répétez-moi par votre voix plaintive,
Oui, Stéphano, respire encor.

Un ÉCHO.

Oui, Stéphano, respire encor.

2e ÉCHO, *derriere le théâtre.*

Respire encor.

3e ÉCHO, *mourant.*

Respire encor.

(Pendant ses trois échos Flora marque son agitation, elle court vers chaque écho pour mieux l'entendre; au dernier elle exprime la plus vive sensation.)

Quelle douce sensation! quel heureux délire! Stéphano, cher époux! c'est toi qui m'a répondu! je le sens! ah! comme mon cœur palpite... chut... je l'entends!... il m'appelle... le plus morne silence! espoir trop flatteur! ivresse d'un moment! déjà tout m'abandonne: ainsi pour moi, le bonheur n'est qu'une chimère et l'infortune est la réalité.

(Elle tombe sur un banc. Une pierre lancée d'une fenêtre des tourelles tombe et roule à ses côtés: un papier est attaché à cette pierre.)

Quelque chose est tombé près de moi; cherchons... une pierre!... un papier y est attaché... quels soupçons! (*elle lit.*) « Epouse tendre et chérie, les échos ne t'ont point trom-

» pé : je respire encore et c'est pour t'adorer. Au haut de la » tour inaccessible que j'habite, ta voix consolatrice à pénétré mon ame. Mais ne cherche pas à me secourir, fuis au » contraire cet odieux château. Avant la nuit mes juges doi» vent prononcer mon arrêt ; adieu, sans doute pour toujours; » amour jusqu'à la mort. STÉPHANO. »

Oui, amour jusqu'à la mort.

(Elle se jette à genoux, baise la lettre de son époux, se relève, et jure de délivrer Stéphano ou de mourir.)

A présent je suis forte, intrépide : Stéphano, Stéphano, je te sauverai ou je vais périr avec toi, les momens sont précieux, quoique sans défenseur, sans appui, je mettrai à exécution le projet hardi que j'ai conçu, le ciel veut sans doute que j'entreprenne seule de si glorieux travaux.

(Elle reprend le bâton auquel est attaché sa gourde et s'avance avec hardiesse vers les rochers qui conduisent au pont.)

(Lorsqu'elle est arrivée à la tête du pont d'airain, l'homme de fer frappe un coup de sa lance sur son piédestal, ce coup donne un son de tam-tam, Flora ne peut contenir un mouvement d'effroi ; elle veut néanmoins passer ; l'homme de fer donne un second coup plus fort que le premier. Flora fait entendre qu'elle persiste à passer, l'homme de fer donne un troisième coup plus fort que le second ; à ce troisième coup, se mêle un bruit terrible de trompettes et de timbales ; des flammes sortent à travers la herse d'argent. Flora, pleine de courage, reste immobile à la tête du pont. La herse se lève ; des guerriers noirs sortent. Flora descend à l'avant scène, en conservant son caractère fier.)

SCENE III.

SIX GUERRIERS NOIRS, FLORA.

CHOEUR DE GUERRIERS.

Quel est ce téméraire ?
Que veut-il en ces lieux?
Il faut nous en défaire,
Qu'il expire à nos yeux.

FLORA.

Ecoutez-moi, daignez m'entendre,

CHOEUR, *avec étonnement.*

Comme sa voix est douce et tendre !

SCENE IV.

(Grand bruit; le chef des guerriers, suivi de deux autres guerriers, sort tout-à-coup du château et s'arrête au milieu du pont.)

LE CHEF, *d'une voix forte.*

Quel est ce téméraire?
Que veut-il en ces lieux ?

CHOEUR.

Il faut nous en défaire,
Qu'il expire à nos yeux !

FLORA, *à part.*

Veillez sur moi, grands dieux !

(Pendant ce temps, le chef descend ainsi que les deux guerriers qui l'accompagnèrent.)

LE CHEF.

Que demandes-tu ?

FLORA.

Vous.

LE CHEF.

Qui es-tu ?

FLORA.

Voyageur.

LE CHEF.

Qu'elle région t'a vu naître ?

FLORA.

Le Portugal est ma patrie.

LE CHEF.

Ensuite.

FLORA.

Au pied de ces montagnes et jusques à Madrid, l'on parle avec effroi des guerriers du Prince invisible ; leur apparition subite dans cette contrée, les actions éclatantes et les faits merveilleux qu'on leur attribue, les prodiges qui les entourent, furent plus que suffisans pour m'attirer près d'eux. Orphelin à quatorze ans, et accoutumé depuis cet âge à ne connaître aucun obstacle, aucun danger, je cours le monde, cherchant par tout, tantôt sous cet habit, tantôt sous un autre, des aventures romanesques, des choses extraordinaires, en un mot, cette curiosité naturelle m'a conduit sous ces murs dont le vulgaire n'ose approcher.

LE CHEF.

N'as-tu pas d'autre but ?

FLORA.

Oui, las de vivre indépendant, de n'avoir qu'une existence incertaine et précaire, jeune et déterminé, je voudrais augmenter le nombre des guerriers, soumis à votre Prince, en m'enrôlant sous ses drapeaux.

LE CHEF.

Pense-tu donc que le Prince invisible, choisisse ses défenseurs parmi des vagabonds tels que toi ?

FLORA.

L'homme n'est pas le maître de sa destinée ; vous seriez à ma place, je serais à la vôtre, si le sort l'eut voulu.

LE CHEF.

Sais-tu quel est mon grade ?

FLORA.

Je vous crois un vaillant capitaine.

LE CHEF.

A ce titre, porte moi donc plus de respect et frémis devant moi.

FLORA.

Votre présence m'intimiderait-elle, après avoir passé la nuit entière dans cette forêt, à observer de sang-froid les prestiges de votre art. Loin d'être épouvanté, tout ce que j'ai vu, n'a fait qu'exciter en moi-même l'ardent désir de parvenir jusqu'à vous. Et j'aurais affronté tous les périls pour accomplir mes vœux et mon dessein...

LE CHEF.

Dis-tu vrai, jeune inconnu ?

FLORA.

Le mensonge est pour le lâche, la vérité appartient à l'être brave et courageux.

LE CHEF.

Ta valeur me plait; mais quelle confiance est-il permis d'avoir en celui qui veut promettre d'obéir à un chef, dont il ne connaît ni les principes ni la volonté ?

FLORA.

La renommée qui précède ses pas, proclame en tous lieux qu'il n'est point de Prince plus juste et plus magnanime.

LE CHEF.

N'apprend-telle que cela ?

FLORA.

Le bruit se répand aussi... que l'un des devoirs les plus sacrés qu'il vous impose, est d'atteindre et de punir d'une manière effroyable les hommes infidèles à leurs sermens.

Si cela est, et que vous étendiez vos recherches sur les amans et les époux de ce pays, vous allez faire trembler bien du monde !

LE CHEF.

Tu joins l'ironie à la témérité; bientôt nous verrons si tu conservera long-temps ce caractère presqu'héroïque : on ne t'a point trompé lorsque l'on ta dit que les parjures recevaient dans ce château une punition exemplaire, et l'on aurait du ajouter que les traîtres y trouvent aussi un châtiment non moins rigoureux; mais ce que tu ignores certainement, c'est qu'avant d'être admis au nombre de nos guerriers, il faut passer par de terribles épreuves ..

FLORA.

Je ne les crains pas.

LE CHEF.

Songe que plus d'un a succombé.

FLORA.

Mon triomphe ne sera que plus grand si je sort victorieux de ces épreuves redoutables.

LE CHEF.

Précisément, aujourd'hui, tu en auras entr'autres une assez forte à subir.

FLORA.

Peut-on savoir ?...

LE CHEF.

Nulle difficulté. Maintenant, tu ne peut plus reculer. (*Les guerriers font un mouvement pour l'entourer.*) Au coucher du soleil, le tribunal magique s'assemble pour juger un parjure, s'il est condanné à mort, comme il y a tout lieu de le croire...

FLORA.

Hé bien !

LE CHEF.

En qualité de nouvel initié, tu seras chargé de la lui donner...

FLORA.

Dieux !

LE CHEF.

Qu'as-tu donc ?

FLORA.

Donner la mort à son semblable ? (*à part.*) à son époux.

LE CHEF.

Tu nommes ton semblable, un individu déloyal et sans foi ; d'ailleurs c'est un témoignage d'obéissance absolue, qu'exige le Prince qui nous gouverne ; tu parais hésiter ?... ta résolution...

FLORA.

Est invariable.

LE CHEF.

Je vais me rendre auprès du Prince invisible et lui annoncer tes intentions ; s'il les approuves, tu seras à l'instant soumis aux épreuves ; s'il te rejette, on t'enfermera dans une de ces tourrelles jusqu'à la fin de tes jours, pour punir ton audace... attends ici ma réponse.. Guerriers, gardez à vue cet étranger...

(Musique. Le chef remonte au château, Flora le suit des yeux.)

SCENE V.

FLORA, Guerriers, *au haut de la scène.*

FLORA.

Affreuse incertitude ! ô nouveau malheur que je ne pouvais prévoir ! Si l'on me refuse... Terminer peut-être mes jours dans cet odieux château, auprès d'un époux que je ne pourrai ni voir ni secourir... Si je supporte avec courage des épreuves effroyables, sans doute... Le discours de ce guerrier farouche a glacé tous mes sens...

ARIETTE à demi-voix.

Pendant cette ariette, les six guerriers occupent toujours le haut de la scène.)

Dieux ! je frémis ! je crois l'entendre encore,
Serait-ce moi que l'on designerait ?
Serait-ce moi, moi que l'on choisirait,
Pour égorger cet époux que j'adore ?
Malheureuse Flora !
Ton sort est plus affreux, hélas ! que la mort même !
Qui te protégera ?
Dans ces cruels momens, d'un embarras extrême ?
Que dis-je ? tout-à-coup, mes sens sont ranimés...
C'est le ciel ! c'est le ciel, peut-être, qui m'envoie,
Pour tromper votre espoir ; ô tigres affamés !
Délivrer mon époux, et ravir votre proie !
Oui, oui, c'est le ciel qui m'envoie,
Pour tromper votre espoir et ravir votre proie ?

(La fin de la ritournelle annonce le retour du chef des guerriers.)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEF DES GUERRIERS.

(Le chef sort du château suivi d'un guerrier portant une robe blanche, un bandeau et un casque.)

LE CHEF.

Le Prince invisible était, m'a-t-il dit à l'instant, au milieu de nous ; il a tout vu, tout entendu, et tes intentions lui sont connues...

FLORA, *à part.*

Ciel !...

LE CHEF.

Il les approuve.

FLORA, *à part et vîte.*

Je respire !...

LE CHEF.

Et pour te prouver son assentiment, il t'envoie le bandeau et la robe de l'initiation... Guerriers, ôtez à l'instant les vêtemens de l'étranger, et qu'ils soient remplacés par ceux-ci...

FLORA.

Je suis perdu !

(Musique. Les guerriers font quelques pas pour exécuter l'ordre du chef.)

N'approchez-pas ! Je le vois, il est inutile de feindre plus long-tems : sachez qui je suis !

(Musique. Elle jette son travestissement et paraît sous le costume d'un jeune seigneur portugais, les guerriers, excepté le chef, témoignent leur étonnement.)

LE CHEF.

Audacieux portugais, quelque soit ta fortune et ton rang, que prétendais-tu sous ce déguisement ?

FLORA, *à part.*

On ne me reconnaît point ! Dieu tout puissant, inspire-moi !

LE CHEF.

Parles, sans plus tarder.

FLORA.

Parti récemment de Lisbonne pour les frontières d'Espagne, dans l'espoir d'être témoin de l'alliance d'un ami qui m'est cher, un fâcheux accident retarde mon arrivée, et j'apprends que le nouvel époux, victime d'un brûlant amour, s'est rendu coupable, et qu'il est dans vos fers : j'oublie ses torts et ses erreurs, j'oublie qu'il est parjure : ce n'est point Stéphano, c'est Pauleski, ami vertueux, ami fidèle, que je conçois le dessein de sauver... L'amitié, la céleste amitié, m'embrase de son feu sacré, elle a connue l'amour, son enthousiasme et son délire. J'entrevois des dangers, je brûle de les braver : le supplice et la mort ne peuvent m'épouvanter ; je me couvre de ce déguisement, je parviens jusqu'à vous, à travers des précipices et des gouffres profonds... Hélas ! tous mes projets sont déçus, mes espérances évanouies : je commets un crime, en cherchant à m'introduire parmi vous, pour faire évader votre prisonnier, et je devine le sort qui m'est réservé ; mais pourtant, j'ose encore implorer une grace, une seule grace, ce n'est point celle de m'accorder la vie, j'avais déjà fait le sacrifice de mes jours, en gravissant ces rochers.. mais, si Pauleski doit périr, faites que je meure avec lui ; faites que je puisse un instant le serrer entre mes bras, un seul instant, pour la dernière fois... cette faveur, que je vous demande à genoux, vous coutera bien peu, et elle sera d'un prix inestimable pour moi. Si vous saviez combien je

l'aime, ce cher Pauleski... si vous saviez tout ce qu'il a fait pour mériter l'attachement le plus inviolable... vous seriez émus, attendris... ah ! laissez-vous fléchir... au nom de tout ce que vous avez de plus cher, au nom de ce prince qui vous commande, que je ne puis voir, mais qui m'entend sans doute invoquer votre clémence et votre pitié, promettez-moi ce moment de bonheur... Mon ami, dirai-je à Pauleski, mon ami, je me suis perdu, en voulant te secourir ; je meurs auprès de toi ; que ton dernier soupir soit à l'être infortuné qui sacrifia sa vie pour sauver la tienne.

LE CHEF.

Tu as le talent d'émouvoir et même d'intéresser en ta faveur ; mais, écoute, comme tu nous a déjà trompé une fois, il se pourrait que tu voulusses nous abuser encore ; il se pourrait, qu'adroit et rusé, tu fusses envoyé, pour examiner l'intérieur de notre obscure retraîte, par Alonzo, ou même par Flora, qui, je le sais, cherche aussi, dans ce moment, à nous enlever Stéphano ; mais, malheur à toux deux, s'ils tombent en notre pouvoir ; malheur à toi, si l'avenir justifie mes soupçons. Voici le seul moyen de les écarter : tu prétends être l'ami, l'intime ami du prisonnier ; tu vas me déclarer ton nom, on le lui transmettra : s'il ne trésaille de joie, en l'entendant prononcer, et s'il semble, au contraire, le méconnaître, et témoigne de l'indifférence à te voir, tu seras alors assez convaincu de la plus perfide trahison ; et tu expireras lentement par de cruelles tortures.

FLORA.

Quel embarras !

LE CHEF.

Tu te troubles, tes pieds chancèlent. Quel est donc ce mystérieux personnage ? Ton nom ? ton nom ?

FLORA.

Vous ne le saurez pas.

(Nuit subite. Le chef menace Flora qui change alors de place, un petit nuage paraît tout-à coup et s arrête au dessus de la tête de Flora ; celle-ci ne s'en apperçoit point.)

LE CHEF.

Être astucieux et dissimulé ! le Prince invisible a voulu savoir jusqu'à quel point tu porterais l'audace et le mensonge ; il connaît tes coupables desseins, et ton arrêt, déjà prononcé, est écrit au-dessus de ta tête : regarde, et tremble !

(Musique. Coup de tonnère ; une langue de feu tombe sur le petit nuage et l'éclaire : à l'instant on lit ces mots en transparant : loin de Stéphano FLORA DOIT PÉRIR.)

(Flora regarde et lit ; elle recule effrayée, le désespoir, la fureur la déchirent tour-à-tour, le nuage disparaît.)

FLORA.

Eh bien ! oui, c'est Flora, cette malheureuse épouse, qu'un horrible destin poursuit avec acharnement ; cette malheureuse épouse, fugitive, abandonnée, indigne des regards d'un père, arrachée des bras d'un époux adoré ; vous la voyez.. fière, et non pas abattue !

En proie à la douleur, je saurai dévorer mes larmes, elle ne coulerons plus devant vous, hommes inflexibles et cruels ; mais, je veux encore vous apprendre tout ce que peut suggérer un amour violent et légitime. Je me ris de vos décrets, je n'écoute plus que mon désespoir : non, Flora ne mourra point séparée de Stéphano : malgré vous, je vais le trouver dans cette forteresse, malgré vous, je le presserai contre mon cœur, et dussions-nous ensemble avancer notre trépas ; barbares ! malgré votre infâme puissance, un même jour fermera nos paupières ; un même tombeau réunira nos cendres.

LE CHEF.

Guerriers, saisissez cette femme !

FLORA.

Le premier qui bouge, est mort !

(Musique. Tous les guerriers font un mouvement de surprise et demeurent stupéfaits. Flora saisit cet instant, met son épée entre ses dents et prend un second pistolet, elle tient en respect tous les guerriers qui ne bronchent point : elle recule ainsi jusqu'au pied des monts, les guerriers pas-à-pas la suivent hors la portée présumée du pistolet, elle les fait reculer en s'avançant sur eux ; comme elle se dirige vers le pont d'airain, tout-à-coup il s'écroule avec un grand fracas.)

(Flora, transporté de rage, jette bas pistolet et épée, s'élance sur les rochers, implore à genoux le ciel et se précipite dans le gouffre où le pont s'est englouti.)

(Les guerriers courent vers l'endroit ou Flora s'est précipitée, et paraissent triompher. Tableau général.)

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

Le théâtre représente l'intérieur du tribunal magique, c'est une salle voûtée entourée de colonnes de bronzes, trois arcardes forment le fond, celle du milieu sert d'entrée à une longue galerie qui se perd dans la perspective ; cette galerie est éclairée par des lampes sépulchrales de distance en distance, les deux arcades lattérales conduisent au lieu du suplice ; on voit dans l'éloignement des rouages armés de pointe de fer, des chaînes, etc. Ces trois arcades sont transparantes. Au milieu de cette salle est une table ronde de marbre blanc, soutenue par un monstre ailé de couleur bronzé ; sur cette table est posé le gros livre noir, mais il n'est pas entouré de feu comme au second acte. Au-delà de la table s'élève sur des dégrés de marbre noir un trône d'or... à la droite du public, est un socle d'airain avec un anneau et des chaînes.

SCENE PREMIERE.

(Au lever du rideau huit juges sont assis au tour de la table de marbre. Ces juges sont revêtus d'une toye noire, un voile de la même couleur leur couvre la tête et descend jusqu'à la moitié de leur corps. Ce voile est épais, ensorte qu'on ne puisse distinguer la blancheur du visage. Des guerriers sont placés debout entre chaque juge et ont la visière basse ; le trône d'or n'est point occupé.)

SCENE II.

(Stéphano enchaîné, monte au tribunal par une trape ; il est accompagné de deux guerriers noirs qui portent des torches allumés. Stéphano frémit à l'aspect du tribunal, on l'attache au pilier d'airain, des sons aigus et un grand bruit se font entendre.)

UNE VOIX FORTE, *en dehors.*

Le Prince invisible se rend au tribunal.

(Les sons aigus recommencent, les guerriers mettent un genou en terre, les juges se lèvent. Entre la table et le trône, deux sphinks (simbole du mistère) apparaissent, ils tiennent suspendus dans leurs griffes, à une élevation de six pieds, un large voile de crêpe noir, ce voile forme une espèce de draperie antique ornée par le haut de glands d'or.

LE PRINCE INVISIBLE.

C'est en vain que tu cherches à me connaître : mon existence est mystérieuse comme mon nom, un voile magique ; impénétrable à tes yeux, nous sépare, et le moment n'est pas venu où ce voile doit se déchirer ; mais l'heure a sonné où le fils ingrat et parjure doit recevoir sa juste punition. Stéphano, tu es devant ton accusateur, tu es devant tes juges, défends-toi.

STÉPHANO.

Prétendre me justifier, ce serait douter de mon crime; en diminuer toute l'énormité, c'est le seul espoir qui me reste. Je quitte la Pologne, dans la ferme résolution d'exécuter les dernières volontés de mon père. J'arrive à Madrid, sous le titre de seigneur Polonais, sous le nom de Pauleski, je demande à être introduit à la cour, cette faveur m'est accordée : le même jour on présente une jeune et charmante princesse, je la vois; ses attraits me séduisent, ses grâces m'enchantent; j'apprends que c'est Flora, la fille unique du gouverneur de Barcelonne, la fille d'Alonzo. D'Alonzo!!! A ce nom tous mes sens furent glacés; mais le coup fatal était déjà porté : dès ce moment je ne fus plus maître de moi, dès ce moment j'oubliai tout, devoir, respect, serment. Je suivis Flora auprès de son père, que je n'abordai point sans frissonner... Il m'accueillit, s'apperçut bientôt que j'adorais sa fille, et qu'elle me chérissait; il m'offrit sa main. Je n'eus pas le courage, je n'eus pas la force de le refuser, je devins l'époux de Flora, je devins à la fois l'homme le plus heureux et le plus criminel.

LE CHEF ACCUSATEUR.

En faussant tes sermens, tu ignorais qu'un génie tutélaire veillait invisiblement sur ta conduite, comme il veillait jadis sur l'existence de tes prédécesseurs; ce génie tutélaire, c'est Alziménor; te souvient-il de ses bienfaits?

STÉPHANO.

Aurais-je pu les oublier? Puissant protecteur de ma famille, proscrite et persécutée, c'est lui qui déroba soudain mes aïeux à la fureur des soldats du comte Alonzo; c'est lui qui leur choisit un asyle secret et sûr dans cette contrée lointaine, que leurs descendans habitèrent sans trouble et sans allarmes.

LE CHEF ACCUSATEUR.

Ce n'est pas tout, Stéphano; il obtint d'un oracle que le nom de Fernandez trouverait un vengeur dans le premier enfant mâle qui naîtrait de la dernière lignée : c'est toi que l'oracle a choisi, ton père, dès l'âge le plus tendre, t'inspira une haine *éternelle et héréditaire* pour l'ennemi que tu étais destiné à combattre et à vaincre, et sous un nom supposé, tu t'es allié lâchement à cette famille odieuse? Ton père, lorsqu'une mort certaine te menaçait au berceau, fit le vœu de terminer sa carrière à ta vingtième année, si tu étais rappelé à la vie, tu le fus, et ton père n'est plus : sur le point de s'acquitter de ce vœu sacré, il voulut que tu jurasses par le grand Alziménor, par tes ancêtres, par lui-même, de

réhabiliter la mémoire des Fernandez, et de rentrer triomphant dans ce château où tu es aujourd'hui couvert d'opprobre et chargé de chaînes : tu le prêtas, ce serment, sur l'autel d'airain, qui se changea tout-à-coup en une tombe profonde, dans laquelle tu vis descendre l'auteur de tes jours; tu le prêtas, dis-je, ce serment, avec une noble fierté, et tu le violes par une honteuse faiblesse !

Stéphano, hier encore, tu pouvais trouver grâce devant ce prince inexorable aujourd'hui... Le billet anonyme qu'Alonzo te fit lire confidemment, n'était qu'un moyen indirect mis en usage pour te rappeler à ton devoir et à tes engagemens, tu n'as pas su profiter de cet avis salutaire, où tu l'as dédaigné, il n'est plus de pardon pour toi : le prince commande, les juges vont prononcer, et ta sentence se tracera d'elle-même sur ce livre magique.

(Musique. Le chef reprend sa première place et sa même attitude, tous les juges se lèvent. Un guerrier prend le livre qui est sur la table de marbre et le présente fermé à chaque juge qui fait un simple signe du bras... ensuite le guerrier l'ouvre, on voit une page blanche, une page noir, sur la page noir on lit; LA MORT AU PARJURE. Stéphano exprime son désespoir.)

STÉPHANO.

Prince, vous me voyez résigné; mais avant de marcher au supplice, qu'il me soit permis d'adresser à la plus vertueuse des femmes, un dernier gage de mon amour.

LE PRINCE.

Flora, en voulant pénétrer dans ce château, est tombée au fond d'un abyme.

STÉPHANO.

Dieux !...

LE PRINCE.

Je l'ai soutenue dans sa chûte, afin de lui prouver qu'on ne brave pas impunément ma puissance : cette femme orgueilleuse va paraître à ce tribunal, tu seras témoin de son jugement; c'est tout ce que je puis t'accorder. Guerriers, introduisez Flora dans ces lieux.

(Musique. Les guerriers font un mouvement, Stéphano témoigne son délire, des sons lugubres se font entendre, tout le monde écoute.)

Stéphano, les mânes de ton père s'agitent en ce moment sous le marbre qui les renferme. (*Musique.*) (*Les sons lugubres recommencent.*) Son ombre s'approche, le prince ordonne qu'elle apparaisse : la voilà.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Un Tombeau.

(Musique. Un tombeau s'élève, il est monté sur un piédestal sur lequel on lit ces mots en transparant : *Renonce a Flora, je te pardonne, et Alziménor te fait grace.*)

(Stéphano s'approche, lit, frémit et recule.)

STÉPHANO.

Eh ! c'est mon père lui-même qui exige un semblable sacrifice ?...

LE PERSONNAGE INVISIBLE.

N'a-t-il pas fait pour toi celui de la moitié de sa vie?...

STÉPHANO.

Exister sans Flora, respirer loin d'elle, sera le plus inoui de tous les supplices ; j'ai mérité ce cruel châtiment, et j'aurai le courage de le subir tout entier. Forcé de fuir ce que j'aime, je vais porter au-delà des mers ma douleur et mon désespoir, mes regrets et mes remords, je ne survivrai point à tant de souffrances ; qu'importe, les mânes de mon père seront appaisées, Alziménor, suffisamment vengé, et le voyageur, en appercevant le lieu de ma sépulture, dira quelquefois : ici repose un fils bien coupable, mais qui sut éteindre dans son cœur les brasiers de l'amour, pour obéir au cri de la nature.

LE PERSONNAGE INVISIBLE.

Jure donc sur la tombe de ton père, que jamais Flora n'approchera de ton sein.

STÉPHANO.

Je le jure....

(Musique. Des guerriers forment une voûte d'acier, au dessus de sa tête d'autres tiennent la pointe de leurs sabres contre son cœur. Tableau)

(On entend le son du flageolet enchanté, jouant l'air : *Tandis que tout sommeille*, insensiblement, les guerriers, les juges s'endorment et forment différents grouppes ; le voile magique disparaît ainsi que le Prince invisible et le tombeau de Fernandez. Stéphano étonné regarde autour de lui et peint sa surprise, il jette ses regards vers la table, il voit le gros livre noir s'ouvrir, il approche.)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *endormis*, excepté LE PRINCE INVISIBLE, STÉPHANO, ARLEQUIN.

(Arlequin sort peu-à-peu du livre en jouant toujours du flageolet. Stéphano ne peut en croire ses yeux, Arlequin saute à terre.)

ARLEQUIN.

Eh ! oui, c'est moi, mon cher maître.

STÉPHANO.

Que signifie ce prodige ?

ARLEQUIN.

Ce n'est rien que cela... Je veux vous en faire voir bien d'autres... Plus de peines, plus de chagrins; j'ai dans ma manche un petit génie.

STÉPHANO.

Un génie !

ARLEQUIN.

Oui, un tout petit, tout petit génie; mais, qui m'a donné tous les moyens de vous tirer d'affaire... tous les moyens de vous complaire... tous les moyens de vous distraire... Tenez, si vous voulez, je vais faire danser devant vous tout ce tribunal magique, au son de mon flageolet.

STÉPHANO.

Je ne puis te comprendre...

ARLEQUIN.

J'ai déjà fait danser toute une armée. Voulez-vous voir...

STÉPHANO.

Non, non; sortons plutôt de ces lieux affreux !

ARLEQUIN.

Je suis bien fâché, nous ne pouvons pas en sortir comme cela.

STÉPHANO.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Il faut avant que je dise deux mots à mon petit génie... (*à part.*) Il ne s'attend guerre à la surprise que je lui ai préparée !...

Musique. Il prend son flageolet et joue le refrain : *Vous qui protégés les amans, etc.*)

SCENE V.

(Le théâtre change et représente un charmant bosquet, les guerriers noirs s'enfuient, les juges sont changés en jeunes nymphes ornées de guirlandes de fleurs. Au fond du bosquet, on voit sur un nuage léger posant à terre, un lit de roses sur lequel dort Flora, des petits amours sont grouppés autour du lit, plusieurs tiennent des couronnes au-dessus de sa tête. Les nymphes attachent leurs guirlandes après le nuage et amènent doucement et presque sur l'avant scène Flora toujours endormie... Stéphano est stupéfait d'étonnement.)

CHOEUR. *Musique vive.*

Réveilles-toi, Flora. *bis.*

FLORA, *se levant sur son séant.*

RECITATIF.

Dieux ! est-ce bien moi-même !

CHOEUR, STEPHANO, *à genoux pres du lit de rose.*

Stéphano! Stéphano!

FLORA, *s'écrie en se jettant dans les bras de Stéphano.*

Mon époux!

CHOEUR et STEPHANO.

Près de toi,
Dans ces lieux renouvelle sa foi.

STEPHANO, FLORA, CHOEUR.

O moment d'un bonheur suprême !

(Les deux époux se pressent étroitement ; Arlequin se frotte les mains et saute de joie. Coup de tonnère, effroi général, du fond du lit de roses, s'élève un monstre tenant cette légende. STEPHANO, DEUX FOIS PARJURE, VA RECEVOIR LA MORT.)

(Stéphano et Flora frémissent, les nymphes et les amours s'enfuient, le lit disparait.)

FLORA.

O ciel !...

ARLEQUIN, *passant entr'eux.*

N'ai-je pas mon petit flageolet : non, mon cher maître, non, ma chère maîtrese, point d'allarmes, point de craintes..

(Musique. En disant ces mots, il étend ses bras comme pour lui faire comprendre qu'il peut les protéger. Tout à-coup s'élèvent de terre du milieu d'un petit grouppe de nuages deux grands bras d'airain qui saisissent ceux d'Arlequin, et les tiennent enchaînés, Stéphano et Flora effrayés s'écartent d'Arlequin.)

SCENE VI.

(Les guerriers et soldats du Prince invisible, armés de javelots, arrivent à pas précipités.

(Les guerriers et les soldats lèvent tous leurs javelots et sont prêts à les lancer sur Stéphano. Flora tombe évanouie ; dans le même moment le génie de la Fidélité, protecteur d'Arlequin, s'élève avec la rapidité de l'éclair, sur une petite colonne de nuage entre les deux demi cercles, il paraît au-dessus de la tête des soldats un brandon à la main, il le secoue, aussitôt il sort de chaque coulisse une nymphe et un petit amour, tous tiennent un arc bandé et sont prêts à décocher leurs traits sur les guerriers (Tableau.) En même tems Arlequin est libre, de plus il est sans bouger de place travesti en chef des guerriers noirs, un casque en plumes blanches descend sur sa tête, le génie disparaît Arlequin se trouve ainsi déguisé à la tête des guerriers qui sont restés immobiles par enchantement. Arlequin prend son flageolet et joue cet air du désert sur : *Il a sa grace, etc.* Au son du même instrument, Flora revient peu-à-peu, Stéphano apperçoit Flora et s'élance vers elle.

STÉPHANO, *avec inquiétude.*

Mais, grands dieux ! qu'est devenu ce serviteur fidèle ?

FLORA.

Je ne l'apperçois point. Serait-il victime de son zèle ?..

STÉPHANO, *à part.*

Se serait-il sacrifié pour nous !

ARLEQUIN, *accourant.*

Est-ce moi, est-ce moi, que vous cherchez ?

FLORA, *jetant un cri.*

Ah ! fuyons !...

STÉPHANO.

Barbare ! que te faut-il encore ?

ARLEQUIN.

Saugodémi ! il ne me reconnaissent point.

(Il prend son flageolet, à l'instant il devient Arlequin, dans le même moment tous les guerriers et soldats sortent de leur enchantement et se précipitent sur Arlequin... effroi de Stéphano et de Flora... Arlequin reprend la figure et les vêtemens du chef, les soldats reculent et présentent les armes.)

Nulle frayeur, cher maître et chère maîtresse... Tel est le pouvoir que ma donné, pour vous être utile sans doute, un bon génie... Tant que vous verrez ce flageolet à ma main, quelque forme, quelque figure que je prenne, ce sera toujours moi, toujours Arlequin... Ecoutez, cher maître, nous ne devons plus songer qu'à nous réjouir.... Je veux profiter des bienfaits de l'illusion, pour dissiper le souvenir de vos chagrins. Je suis monsieur le commandant, voici madame la musique. Asseyez-vous là, et regardez.

(Musique. Arlequin prend son flageolet, et est censé jouer un pas redoublé que l'orchestre accompagne. Les troupes du Prince invisible font différentes évolutions et l'exercice du javelot. Les évolutions prêtes à se terminer par une grande marche ; Arlequin frappe une touffe de lilas qui semble former le fond du théâtre. La touffe s'ouvre en deux parties égales et laisse voir un superbe éléphant magnifiquement décoré, portant sur son dos une balustrade d'or et quarré de la hauteur de dix-huit pouces environ, cet éléphant est gardé par quatre mamelucks. *)*

(Stéphno et Flora témoignent leur étonnement ; Arlequin leur fait entendre qu'ils sauront bientôt son projet ; il monte sur l'éléphant et se tient debout dans la balustrade. L'éléphant se met en marche, les mamelucks, les nymphes et les petits amours le précèdent. Les guerriers et les soldats du Prince invisible le suivent. Arlequin à peine a fait quelques pas qu'il est travesti en sultan dans un riche et brillant costume : *Surprise générale.* Arlequin fait voir à son maître qu'il tient son flageolet... un peu plus loin il change de nouveau et est travesti en roi des sauvages, le massue sur l'épaule ; arrivé au milieu de la scène, il redevient Arlequin, tous les javelots sont à l'instant dirigés vers son cœur : Arlequin sur le champ reprend le costume du chef noir ; les guerriers et soldats tout-a-coup se presternent aux pieds de l'éléphant. Arlequin se moque d'eux. Tableau.)

(Grand bruit, coup de tam-tam, laterre s'ouvre et vomit des flammes... effroi, terreur.)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHEF DES GUERRIERS.

(Le chef des guerriers sort rapidement du sein des flammes; Stéphano et Flora veulent fuir.)

LE CHEF.

Un heureux talisman a bien pu combattre quelques heures le pouvoir du Prince invisible, notre maître, mais il ne peut le vaincre. Le tribunal magique vient de rendre les jours de Flora responsable de tes délais à te soumettre aux ordres qu'il m'envoie te transmettre en ces lieux... Lorsque cette nuit, une cloche d'argent aura retenti trois fois dans l'air... Stéphano, où que tu sois, tu marcheras seul... seul, je te le répète, vers le lieu d'où partira le son lugubre de cette cloche enchantée... Obéissance et soumission... Vous, guerriers, reconnaissez ma voix et suivez votre chef.

(Tous les soldats et guerriers qui étaient prosternés se relèvent. Il se fait un grand mouvement parmi les troupes : Arlequin sur son éléphant frappe à coups redoublés avec sa batte, tous les soldats qui passent près de lui ; il souffle de toutes ses forces dans son flageolet, par tout où les soldats veulent passer, ils sont repoussés par des flammes, ce qui met le désordre et la confusion dans les rangs; la terre s'ouvre en plusieurs endroits à l'ordre du chef des guerriers, et tous descendent par ces ouvertures pendant le chœur final. Stéphano, Flora sur l'avant scène, sont au milieu des nymphes et des amours, qui lancent des flèches sur les soldats.)

CHOEUR FINAL.

LE CHEF.

Partons, partons, partons,
Amis, nous nous vengerons!
Dans ces gouffres il faut descendre.

CHOEUR DE NYMPHES, ARLEQUIN, *toujours sur l'éléphant, menace les soldats.*

Dans ces gouffres il faut descendre.

STEPHANO, FLORA.

Dans ces gouffres ils vont descendre.

ARLEQUIN, CHOEURS DE NYMPHES ET D'AMOURS

Toujours nous saurons vous défendre,
Partout, partout où nous triompherons.

STEPHANO, FLORA, *se jettant a genoux.*

Grands dieux! protégez-nous et nous triompherons.

Tableau général.

Fin du cinquième Acte.

ACTE VI.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chaumière ; à droite du public est un vieux buffet.

SCENE PREMIERE.

FLORA, STÉPHANO, ARLEQUIN.

(Au lever du rideau, Flora est assise auprès d'une table, elle a la tête appuyée sur sa main et se trouve à gauche de l'acteur, Stephano debout semble inquiet et regarde de tous côtés. Arlequin entre bientôt. Flora sort d'une espèce de rêverie.)

ARLEQUIN.

Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! excellente nouvelle... les gardes du seigneur Alonzo s'éloignent de ce lieu, et lui-même semble vouloir quitter la forêt.

FLORA.

Serait-il possible ?

ARLEQUIN.

Oui, sous la figure et les vêtemens de l'un de ses écuyers ; je me suis approché tout près de lui... il paraissait accablé de fatigue, et s'est appuyé sur moi en disant : « Il faut donc » renoncer à l'espoir de la vengeance !

STÉPHANO.

Implacable ennemi !

ARLEQUIN.

Peu de moment après j'ai disparu, et me voici; mais comme nous devons toujours craindre d'être surpris, je viens de placer un surveillant à la porte de la vieille chaumière... Cela vous étonne ?... Venez le voir... Songez bien à votre consigne, monsieur, sinon je vous envoie aux arrêts, entendez vous ?

STÉPHANO.

Je ne vois personne, quel est ce surveillant ?

ARLEQUIN, *riant.*

Eh ! vous ne devinez pas ? c'est mon petit flageolet que j'ai mis en sentinelle ; il est suspendu aux branches de ce grand arbre qui ombrage cette fenêtre ; dès que quelqu'un s'avancera vers la chaumière, il jouera de lui-même un petit air, et par ce moyen nous avertira... Tout est prévu.

FLORA.

Heureuse précaution !

STÉPHANO.

Je tremble que ces villageois qui nous prêtent leur asyle et leurs vêtemens ne nous trahissent.

ARLEQUIN.

Sangodémi ! n'ont-ils pas reçu assez d'or, et puis je leur ai inspiré trop de frayeurs en faisant apparaître devant eux cette troupe de petits diablotins... Ah ! comme il se sauvaient !

STÉPHANO.

Mais, cette cloche !

FLORA.

Cette cloche fatale qui doit appeler mon époux à la mort?

ARLEQUIN.

Je saurai bien rendre muette mademoiselle la cloche; encore une fois, point de soucis, point de tourmens ; un peu de confiance, et nous touchons au terme de nos infortunes.

(On entend le petit flageolet qui joue en déhors le refrain de cet air, d'Aucassin et Nicolette : *Gardes-toi de ces soldats méchans.* Stéphano Flora et Arlequin écoutent avec attention, Arlequin sort de la chaumière et rentre bientôt en tenant son flageolet qu'il baise à plusieurs reprises.)

Profitons de l'avis qu'il nous donne, mettons nous en garde contre ces soldats méchans qui rodent encore autour de cette retraite.

FLORA.

L'on va peut-être nous découvrir.

STÉPHANO.

Où porter nos pas ?

ARLEQUIN.

Restez ici, vous, chère maîtresse, asseyez-vous-là, et travaillez. (*il lui donne un rouet pour filer.*) Vous, mon cher maître, prenez cette hache et fendez ce bois.

STÉPHANO.

Mais, toi, tu vas nous perdre par ta présence.

ARLEQUIN.

Je vais vous laisser seuls... J'entends déjà du bruit. (*il va vers la porte et regarde à travers la serrure.*) Ils viennent droit à nous... Je ne puis plus sortir.

STÉPHANO, FLORA.

Grands dieux !

ARLEQUIN, *tenant la porte.*

Paix ! les voilà. (*on frappe à la porte.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ÉCUYERS.

COEUR D'ÉCUYERS.

Ouvrez, ouvrez, ouvrez, ouvrez-nous à l'instant.

(Arlequin est sur le champ travesti en vieille femme, jupon rouge corset puce, petit béguin et béquille à la main... il ouvre la porte.)

ARLEQUIN, *contrefaisant la voix d'une vieille femme.*

Entrez, messieurs, je suis votre servante;
Mais, dites-moi,
Pourquoi, pourquoi,
Vous venez en ces lieux et quelle est votre attente,
Parlez, parlez, parlez-moi franchement,
Je vous écoute, ah! parlez-donc?

LES QUATRES ECUYERS.

Vous airez vous?

STEPHANO, FLORA, *à part.*

Contraignons-nous.

ARLEQUIN, *offrant des chaises.*

Ah! par grace,
Prenez place,
Nous causerons,
Nous jaserons;
Asseyez-vous,
Expliquez-vous.

STEPHANO, *à part et en arriere.*

De la prudence.

FLORA.

Faisons silence.

STEPHANO, FLORA.

Observons-nous.

LES QUATRE ECUYERS.

Vous tairez-vous.

UN ÉCUYER.

A boire, à boire, morbleu!

LE IIe. ÉCUYER, *frappant sur l'epaule de Stéphano.*

Eh bien, garçon, entends-tu?

ARLEQUIN.

Eh mais! eh mais! messieurs, doucement, doucement, ce n'est point ici une hôtellerie.

LE Ier. ÉCUYER.

Que nous importe; il faut nous satisfaire : allons, la jeune fille!... debout.

ARLEQUIN.

Comme vous brusquez ces pauvres enfans; laissez-le achever leur ouvrage : croyez-vous que je ne sois bonne à rien, ne puis-je donc point vous servir moi-même? Tout ici est à votre disposition : commandez, ordonnez, à l'instant vous serez obéi : vous allez voir, messieurs, avec quelle agilité, quelle vivacité, qu'elle activité, je vais prévenir vos moindres desirs : non, vrai, je ne suis pas, à la vérité, si vieille que je le parais... Vous riez... vous vous moquez de moi?... Il fallait me voir à mes dix-huit printems, comme j'é-

tais fraîche, gentille, séduisante, agaçante, appétissante et faite au tour; je tenais là-dedans : mais cinquante-sept ans de mariage et vingt-deux enfans vous gâtent terriblement la taille et le tein d'une jeunesse.

LE IIe. ÉCUYER.

Maudite bavarde, finirez-vous?

ARLEQUIN.

Mettez-vous à cette table, dans la minute, dans un clin-d'œil vous allez être servi. (*à part*) Peste soit des importuns qui vont manger notre souper... (*haut*) Voici du pain, blanc comme la neige... du vin, dame, c'est du petit vin du pays.

LE Ier. ÉCUYER.

Bien sûr?

ARLEQUIN.

Je vous en réponds! il ne vous fera pas de mal.

MALINO, *criant au dehors.*

Hola! eh! arrêtez-moi donc... arrêtez-moi donc?...

(La musique fait entendre quelques mesures de la sauteuse sur laquelle tout le monde danse au troisième acte.)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, MALINO.

(Malino hors d'haleine et tout en sueur entre en sautant encore malgré lui, il prend tour-à-tour ses jambes à deux mains pour s'empêcher de danser.)

MALINO.

Ouf! ah dieu! ah dieu! ah dieu! est-il permis de faire sauter et walser les gens pendant plus de quatre lieues sans discontinuer : hà! là! (*Il fait des bonds de tems en tems.*) Ça s'appaise un peu. (*Il saute encore.*) Ah! tenez-moi donc sbien!

ARLEQUIN.

Reposez-vous... reposez-vous, mon cher ami... Voyez un peu le pauvre petit, comme il a chaud... Il est tout en nage; mais je vous demande qu'est-ce qui le presse pour courir si fort?... Attendez, mon petit poulet, attendez. (*Arlequin prend son tablier pour essuyer le front de Malino, et lui donne des coups de poings dans la figure.*)

MALINO.

Aye! aye! (*Il regarde Arlequin, et fait un mouvement de frayeur.*) Oh! la vilaine vieille bonne femme!... (*Aux écuyers.*) Quoi! vous v'là ici vous autres?

LE IIe. ÉCUYER.

Voyant que nous faisions de vaines perquisitions, et bien

persuadés qu'un pouvoir inconnu protège ceux que nous cherchons, ma foi, nous sommes entrés dans cette cabane à l'inçu de nos camarades, il est vrai, et pour nous reposer et nous rafraîchir, soyez des nôtres, monsieur Malino.

MALINO.

Y pensez-vous d'vous régaler comme ça, tandis que monseigneur n'a pas seulement une goute d'eau pour étancher la soif, de la chaleur qui fait!...

ARLEQUIN.

Est-ce que monseigneur serait dans ces parages?...

MALINO.

Comment! vous ne savez pas ça?...

ARLEQUIN.

Qui nous l'aurait appris dans cette solitude?...

MALINO.

Vous ne savez pas que le château est sans dessus dessous; que la fille de monseigneur s'est mariée avec un homme qu'un démon infernal a emporté pendant la nopce... Que la jeune dame s'est évadée pour courir après son mari, que nous courons après la jeune dame, et que le diable court après nous pour nous jouer tours sur tours, pièce sur pièce... Comment, vous ne savez pas ça?... Mais, patience! ça finira... On a des renseignemens, (*Stéphano et Flora écoutent avec émotion.*) on assure, en ce moment ousque j'vous parle, qu'ils sont tous deux queuq'part... A propos donc, monseigneur vient de mettre leurs têtes en vente.

ARLEQUIN.

Comment, comment, en vente?

MALINO.

Eh ben, oui! leurs têtes à prix fixe, à prix fixe; quoi! gnia deux mille piastres à gagner, pour celui qui les trouvera... Le jeune homme, écoutez ben ça, est un jeune homme, jeune encore, qui est de la taille de... (*Il regarde.*) T'nez, de c'grand Nicodême qu'est là dans l'coin; c'est vot'fils, ça?

ARLEQUIN.

Mon petit-fils, pour vous servir...

MALINO, *à part.*

Qu'il a l'air bête!

ARLEQUIN.

Saluez donc, Pétrino, saluez donc, mon ami.

MALINO.

Quant à l'égard d'not'jeune maîtresse, v'là son signalement... Jolie, aimable et remplie de bonnes qualités, de l'embonpoint, mais quoiq'ça fluette, grande comme...

ARLEQUIN, *se redressant.*

Comme moi...

MALINO.

Ah ! laissez donc... Com'c'te petite paysanne que v'là là-bas qui m'tourne l'dos. (*Il se lève.*) Dites donc, dites donc, mamselle, regardez-moi donc, mamselle.

(Vive agitation de Flora et de Stéphano. Malino le prend par la main, Arlequin veut l'empêcher d'approcher.)

ARLEQUIN.

Finissez donc ! c'est la cousine de Pétrino, ma petite Elisa... Elle est timide c't'enfant.

(Arlequin repousse rudement Malino qui tombe à terre, on entend le bruit des cors.)

MALINO.

T'nez, v'là monseigneur !

LES ÉCUYERS.

Monseigneur !...

(Ils se lèvent promptement de table, la font disparaître et sortent.)

MALINO.

Mais certainement que c'est lui, le seigneur Alonzo a aperçu de loin le toît de cette chaumière ; va-t-en, qui m'a dit comme je passais devant lui en walsant, va-t-en y faire préparer un repas frugal pour moi et mes écuyers... (*Stéphano, Flora, Arlequin, font un mouvement d'effroi.*) D'allieurs, je succombe à la fatigue, et j'ai besoin de quelques heures de repos.

STÉPHANO et FLORA.

O ciel !...

ARLEQUIN.

Eh quoi !... vous attendez si long-tems pour m'annoncer cela ; ah ! bon dieu ! bon dieu, que faire !... que devenir... Je n'ai rien qui soit digne d'être offert à monseigneur... je suis une femme perdue...

MALINO.

Croyez-vous qu'il n'a pas ben prévu cela ? Il a donné l'ordre à ses piqueurs de chasser dans c'te forêt, ils apporteront ben d'quoi faire une bonne matelotte ;... Soyez tranquille.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté LES ÉCUYERS.

ARLEQUIN.

Cela ne suffit pas, cela ne suffit pas. Ecoutez, mes enfans... (*Stéphano et Flora s'approchent d'Arlequin.*) Ecoutez, vous allez partir sur-le-champ. (*à voix basse.*) Et vous vous cacherez ; vous irez au parc, qui renferme nos moutons. (*à voix basse.*) Sous le grand rocher, tout près d'ici... Vous choisirez l'agneau le plus gras, et vous me l'apporterez.

MALINO.

J'vas aller avec vous... J'l'y donnerai le bras... (*il va pour prendre le bras de Flora, Stéphano le repousse vivement.*) Hé ben ! grand sournois, veux-tu te taire... Est-ce qu'ça serait son amoureux ?

ARLEQUIN, *à Malino.*

Restez, restez ici, mon garçon; j'ai besoin de vos services. Vous, mes enfans, partez, partez, ne perdez pas un moment.

STÉPHANO, *bas.*

Sous le grand rocher...

MALINO.

Oui, il faut vous dépêcher, allez vous-en, allez vous-en.

(Musique. On entend de nouveau le son des cors; Stéphano, Flora restent interdits à la porte et ne savent s'ils doivent sortir; Arlequin leur fait signe de s'évader, Malino ne s'en apperçoit point, Stéphano et Flora sortent.)

SCENE V.

ARLEQUIN, MALINO.

MALINO.

Ah ! ça, faut mettre l'couvert : dites donc, grand'maman, ous'que sont les napes, les serviettes, les assiettes ?..

ARLEQUIN, *préoccupé.*

Inventons un moyen pour fuir, sans qu'il puisse me suivre..

MALINO.

Elle-est un peu sourde, j'crois... (*plus haut.*) Grand'maman !...

ARLEQUIN.

Hé bien, mon enfant, eh bien ?

MALINO.

Donnez-moi des assiettes ?..

ARLEQUIN, *préoccupé.*

Je n'ai pas de serviettes...

MALINO.

Quand j'disais qu'elle étaitsourde, par instant... (*plus fort.*) Avez-vous des assiettes ?..

ARLEQUIN.

Je ne suis pas sourde, j'entends bien : vous me demandez si j'ai des mauviettes ?... je n'en ai pas.

MALINO, *criant de toutes ses forces.*

Eh ! non, eh ! non; je vous demande des assiettes ?..

ARLEQUIN.

Dans ce grand buffet, vous trouverez tout ce qu'il faut...

MALINO, *va vers le buffet et l'ouvre.*

Ah ! le beau frômage !...

ARLEQUIN, *à part.*

Si je pouvais... Non, non, cela ne vaudrait rien...

(Malino profite du moment ou Arlequin parait rêveur pour goûter du fromage qui est dans un saladier. Arlequin s'en apperçoit.)

Bon ! excellente idée !

(Il prend son petit flageolet qui est caché sous son tablier et joue le refrain de l'air : *Il t en souviendra larira*, *etc.* Ausitôt la main gauche de Malino est retenue dans le buffet, il veut en vain s'en éloigner, Arlequin est travesti, il redevient Arlequin, donne un coup de batte sur le bras de Malino, Arlequin va pour sortir.)

SCENE VI.

(Les écuyers paraissent et saisissent Arlequin, celui-ci entre leurs mains redevient vieille femme et se met à crier, Malino de son côté crie aussi ; l'on va à son secours, les écuyers revenus de leur surprise prennent Malino par le bras droit et le tire à eux, son bras gauche s'allonge à fur et mesure. Arlequin saisit ce moment d'étonnement pour se métamorphoser, il reprend ses vêtemens ordinaires et se sauve par une croisé, à la vue de ses persécuteurs ; un écuyer court après lui.)

SCENE VII.

ÉCUYES, MALINO.

(Les écuyers veulent entraîner Malino hors de la chaumière, le bras s'allonge encore; on soulève Malino pour l'emporter, le bras devient si long que plusieurs écuyers le soutiennent pour qu'il ne traine pas par terre ; enfin la main paraît, mais elle est énorme, et en proportion de la longueur de son bras, les écuyers sortent, emportant Malino et son bras.)

SCENE VIII.

Le théâtre change et représente une forêt : au fond s'élève un rocher qui tient toute la largeur du théâtre, au-dessus de ce grand rocher est une cavité qui forme une espèce d'antre; la partie de la forêt qu'on apperçoit au-dessus du rocher est découpée et semble se prolonger par le moyen d'une gaze qui remplit les intervalles d'un arbre à l'autre; ce fond est très-bien éclairé, le devant de la scène est un peu sombre.)

STÉPHANO, FLORA.

(Musique. Flora et Stéphano se soutiennent mutuellement, ils examinent le lieu où ils se trouvent.)

STÉPHANO.

Voilà bien le grand rocher... C'est ici, que nous devons attendre notre bienfaiteur.

FLORA.

De quel nouveau péril ne vient-il pas de nous sauver !...

STÉPHANO.

Malgré ce déguisement, nous n'aurions pu échapper à l'œil pénétrant de ton père...

FLORA.

Quand le malheur cessera-t-il de nous poursuivre ?..

STÉPHANO.

Tu as le droit de te plaindre, ô ma chère Flora ; mais, moi, je dois souffrir et me taire...

FLORA.

Lorsque je suis cause de tant d'infortunes, c'est bien peu de les partager... Non, Stéphano, je ne t'accuse point ; heureuse encore de te voir près de moi, au sein même de l'adversité ; j'e prie le ciel de ne jamais nous séparer.

STÉPHANO.

Si pourtant... cette cloche redoutable vient à sonner, ma dernière heure... sans doute... c'est alors qu'il faudra nous quitter pour toujours ...

FLORA.

Pour toujours ?... Non, non, Stéphano, c'est impossible.. Eh ! que m'importe la vie, si l'on arrache la tienne... Mais, quel est donc ce Prince invisible, dont le pouvoir pénètre par tout ?...

(Le son des cors se fait entendre de nouveau)

STÉPHANO.

Les piqueurs du seigneur Alonzo continuent leur chasse. Un bruit confus nous annonce qu'ils s'approchent de ces lieux . . . Entrons dans cette caverne ; c'est là que ce bon serviteur nous a dit de l'attend re.

SCENE IX.

(Musiq. Le bruit de chasse recommence, on voit passer au-dessus du rocher, un cerf, dans le lointain et à travers les arbres, une biche, un renard, un loup, plusieurs lièvres, une meute de chiens, un très-gros sanglier : puis des piqueurs et des écuyers du seigneur Alonzo ; le sangliers pressé par les chasseurs, reparaît sur le théâtre et s'enfuit dans la caverne, où Stéphano et Flora sont cachés, bientôt on entend la voix de Flora qui s'écrie.)

Au secours ! au secours !...

SCENE X.

FLORA, les Chasseurs, STÉPHANO.

(Flora sort de la caverne, elle est échevellé, ses vêtemens de paysanne déchirés et par lambeaux ; à ses cris, la scène se remplit de chasseurs.)

FLORA, *criant.*

Au secours ! au secours ! Sauvez mon époux !... dans cette caverne... il expire...

(Elle tombe sur un banc de gazon, on l'entoure : Stéphano sort de la caverne, ses vêtemens de paysans sont également déchirés ; il est pâle, défait, entre en scène éperdu.)

STÉPHANO.

Flora ! Flora ! où es-tu ?...

(Il exprime son effroi en voyant les écuyers d'Alonzo entourer Flora évanouie, il se précipite à ses genoux , dans le même tems Alonzo et ses gardes paraissent sur le rocher. Tableau général.)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ALONZO, Gardes.

CHOEUR.

Flora ! Flora ! Flora ! oui , oui , c'est elle-même ,

ALONZO, *paraissant sur le rocher.*

Je la tiens donc enfin , mon bonheur est extrême !

CHOEUR.

Stéphano , son époux , est en notre pouvoir. *bis.*

(*pendant ce tems Alonzo descend en scene.*)

ALONZO.

RÉCITATIF.

Stéphano , son époux , il est en mon pouvoir.
Eh quoi ! sans frissonner , ne pourrais-je le voir !

CHOEUR.

Il faut , il faut qu'en ces lieux il périsse ,
Seigneur . seigneur , prononcez son supplice.

STEPHANO

Il faut , il faut qu'en ces lieux je périsse.

FLORA.

Entre mes bras , voudrez-vous qu'il prérisse ,
Seigneur , seigneur , suspendez son supplice.

CHOEUR.

Seigneur , seigneur , prononcez son supplice !

(Il fait nuit, la cloche d'argent sonne , tout le monde étonné écoute... Stéphano et Flora frémissent et se serrent mutuellement.
Le fond de la forêt découpée s'éclaire tout-a-coup , le petit génie de la Fidélité paraît.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNIE.

LE GÉNIE.

Alonzo, cette cloche appelle à la mort l'époux de Flora : le destin veut en ce moment que rien nerésiste au pouvoir du Prince invisible , et l'arrêt de son tribunal doit être exécuté. Le talisman qui combattit quelques instans sa puissance , vient de perdre son empire... (*à Stéphano.*) Celui qui le possédait ne peut plus te secourir... Cependant , Alonzo , il est un dernier moyen de rendre au bonheur ta fille chérie, en sauvant Stéphano des horreurs du trépas... Accepte cette branche d'olivier... (*Musique. Au même instant , une colombe*

descend, tenant une branche d'olivier dans son bec.) Reçois-là des mains de Flora; aussitôt la haîne sera éteinte, les mânes de Fernandez appaisés, et Stéphano obtiendra son pardon.

(Flora saisissant la branche d'olivier, se jette aux genoux d'Alonzo, elle le supplie de l'accepter, le conjure, arrose ses mains de ses larmes... Alonzo est indécis... il hésite en voyant l'état où est sa fille. Stéphano inquiet, suis tous ses mouvemens... Alonzo prend la branche d'olivier. Moment d'ivresse pour les deux époux, mais Alonzo brise la branche d'olivier et la jette loin de lui. Le petit génie disparaît... Un orage violent se déclare, les éclairs brille de tous côtés; Flora s'est relevée furieuse, elle accable son père de reproches amers... Stéphano se désespère, il s'élance dans les bras de Flora, tous deux jurent de ne jamais se quitter; Alonzo donne l'ordre qu'on les sépare : cet ordre va être exécuté. Tableau. La cloche sonne de nouveau, un homme couvert d'un drap noir s'avance lentement sur le rocher, des flammes précèdent chacun de ses pas; d'un seul jeste il indique à Stéphano le chemin qu'il doit prendre et reste dans cette attitude.)

STÉPHANO.

Le sort en est jetté, ô ma Flora; le moment d'une éternelle séparation est arrivé... J'emporte avec moi le souvenir de ton courage et de tes vertus; conserve celui de mon amour et de mes malheurs... Adieu, Flora; nous ne nous reverrons plus...

FLORA, *dans les bras de Stéphano.*

Stéphano !...

ALONZO, *à part et d'une voix concentrée.*

Laisser échapper mon ennemi à ma rage !... (*il tire avec précaution son poignard de sa ceinture.*)

STÉPHANO, *s'approchant d'Alonzo.*

Triomphez, seigneur, bientôt le dernier rejetton de la famille des Fernandez n'excitera plus votre inimitié : je n'ai point cherché à me venger, malgré mes sermens et la volonté de mon père... Vous avez tout employé pour me persécuter et me détruire... j'oublie et votre haîne et votre proscription... le dernier devoir d'un homme d'honneur est de pardonner à ses ennemis.

ALONZO, *avec hypocrisie.*

Venez dans mes bras, Stéphano... (*il lève son poignard pour le frapper.*) Voilà comment je pardonne à mes ennemis...

(Musique. Quatre guerriers saisissant tout-à-coup Alonzo, arrêtent son bras prêt à frapper, Flora qui a voulu se mettre au-devant de Stéphano pour parer le coup, tombe au pied de son pére, elle s'engloutit à ses yeux dans un torrent de flammes, Stéphano est entraîné par deux guerriers.)

FLORA, *s'élançant pour parer le coup, s'écrie.*

Grand dieu !...

ALONZO, *se sentant arrêté.*

A moi, gardes...

(Les gardes, les écuyers se précipitent sur les guerriers qui ont peine à se défendre; mais une troupe de soldats du Prince invisible sort de la caverne. Stéphano est sur le rocher près de l'homme noir; il est poursuivi par plusieurs écuyers d'Alonzo qui sont arrêtés tout-à-coup à un seul geste de cet homme noir. Le même tableau a lieu sur le devant de la scène; les deux armées reste en présence... L'homme noir est tout-à-coup travesti, c'est Arlequin, son habit est pailleté et fort éclatant; le rocher se sépare en deux parties égales, l'une d'elle devient un nuage qui enlève, par le moyen d'une bascule, Stéphano et Arlequin à la vue d'Alonzo, qui, dans sa rage et son désespoir, saisit le poignard d'un guerrier du Prince invisible et s'en perse le sein. L'autre partie du rocher s'abîme dans le fond du théâtre; on voit une mer écumante; les écuyers qui étaient sur le rocher se trouvent engloutis.

Les guerriers du Prince invisible fondent sur les soldats d'Alonzo et les mettent en déroute: on voit dans la mer nombre de soldats luttant contre les flots.. Les guerriers noirs reparaissent bientôt victorieux, enmenant leurs prisonniers.

(Tableau de désarmement général.)

Le tonnerre gronde; une gloire tenant toute la largeur du théâtre descend, elle représente un temple a colonnes soutenu par des nuages. Dans ce temple on voit plusieurs grouppes de petits génies ayant des lyres et des théorbes, d'autres tiennent à la main des palmes, des branches d'oliviers et des couronnes; au milieu du temple est le petit génie de la Fidélité, à ses côtés on voit Arlequin et Stéphano, tous trois sont assis.

Le temple ne descend point jusqu'à terre, les guerriers noirs forment des dégrés avec leurs boucliers; le petit génie, Arlequin et Stéphano descendent en scène.)

LE PETIT GÉNIE.

Ce que tu vois ici, Stéphano, a lieu de te surprendre, sans doute... Oui, ces Guerriers sont tous tes défenseurs; apprends enfin quel est ce Prince invisible que tu brûles de connaître... Regarde, il va s'offrir à tes yeux...

(Musique. Le fond du temple s'ouvre, le temple descend jusqu'à terre, en même tems on voit s'élever derrière un arc-en-ciel transparant, sous cet arc-en-ciel est Fernandez dans un costume riche et éclatant. Flora est auprès de lui, un genoux en terre et incliné; Fernandez tient une couronne et va la lui poser sur la téte; tous deux sont dans un grouppe de nuages ornés de guirlandes de fleurs transparantes.... Stéphano recule d'étonnement, il croit rêver. Arlequin ne sait ce que cela veut dire, il est effrayé.)

STÉPHANO.

Mon père!... ma Flora!...

(Musiq. Il se jette à genoux, remercie le ciel, Arlequin se met à genoux comme son maître, il imite tous ses mouvemens... Pendant ce tems on place un plancher communiquant d'une gloire à l'autre; Fernandez et Flora s'avancent à travers le temple, tous les guerriers les suivent; les nymphes sortent en foule du temple et viennent entourer Fernandez et Flora, les guerriers noirs mettent un genoux en terre, Tableau.)

FERNANDEZ.

Oui, mon fils, c'est moi, le génie Alziménor, puissant

protecteur des Fernandez me rappela à la vie au moment même où vous me vîtes descendre dans la tombe... Satisfait de mon dévouement, Alziménor voulut, pour le récompenser, partager avec moi son pouvoir magique et son immortalité; il voulut que je fusse témoin de vos actions... (*Stéphano frissonne.*) Tout est pardonné ; je me rendis invisible, et je mis en usage tour à tour l'illusion et la réalité pour faire naître dans votre cœur le désespoir et les remords... Afin de prolonger votre châtiment, je conçus le projet d'opposer à ma propre puissance un talisman qui put quelquefois la combattre ; si je dois des éloges au fidèle serviteur que je choisis pour en être le dépositaire, je dois une couronne à l'épouse vertueuse qui affronta tant de périls pour sauver son époux...

Approchez, Flora, le modèle des femmes, et recevez le prix de la constance et du courage... (*Il pose la couronne sur la tête de Flora.*) Soyez heureux désormais, mon fils, notre ennemi n'est plus, il s'est puni lui-même de son affreuse trahison. (*Flora pousse un soupir.*) Nous allons tous nous rendre auprès du génie Alziménor, c'est dans le séjour céleste qu'il habite que nous célébrerons à-la-fois l'amitié, la reconnaissance et le triomphe de l'amour conjugal...

Le petit génie fait paraître Argentina et l'unit à Arlequin. Marche. Fernandez tient Flora et Stéphano, ils traversent le temple et vont se placer dans la gloire du fond ; à peine Arlequin est-il arrivé qu'il est métamorphosé en *génie de l'Amitié*, visage à découvert ; les gloires s'enlèvent. Tableau général. Pendant la marche, chœur final.)

CHOEUR FINAL.

A la douce ivresse
Livrons nous sans cesse,
De ces heureux époux
Chantons les nœnds bien doux.

FIN.

